LES
ESSAIS
DE MAISTRE IEAN PAGEZ DOCTEVR EN MEDECINE.

Sur les miracles de la creation du monde.

ET

SVR LES PLVS MERVEILLEVX effects de la Nature.

Dedié a Monseigneur le Cardinal de Richelieu.



A PARIS,
Chez NICOLAS ROVSSET, en la grande Salle du Palais, du costé de la Cour des Aydes.

M. DC. XXXI.
Auec Approbation, & Priuilege du Roy.



A
MONSEIGNEVR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL DE RICHELIEV,
DVC ET PAIR DE FRANCE.

MONSEIGNEVR,

Toutes vos actions ont vn si glorieux ascendant sur celles mesmes des plus parfaicts, que comme elles ne peuuent estre assez proprement imitées des plus genereux; aussi ne peuuent elles estre assez dignement prisées des plus eloquents, si bien qu'il ne reste pas moins impossible à la flaterie de pouuoir adiouster, qu'à la calomnie de pouuoir di-

minuer à la gloire que Vostre Eminentißime Seigneurie s'est acquise, & qu'elle s'acquiert tousiours de plus en plus tant aux fidelles seruices du Roy, qu'en la sage conduitte de son Estat, pendant laquelle il semble que toutes les plus importantes & diuerses affaires, tant du dedans que du dehors le Royaume, s'y soient extraordinairemẽt, & cõme à dessein rencontrées pour donner à cognoistre par vn si bon & si heureux succez, que vous leurs faites prendre de combien grande estoit la neceßité de vos emplois pour les seruices de sa Maiesté, & pour le bien du public, autant que pour vostre propre exaltation. Et bien qu'il vous faille actuellement occuper à soustenir des charges où tous les hõmes d'vn Royaume, & tout le temps d'vn siecle ne pourroiẽt qu'à peine suffire, vostre iugemẽt est neãtmoins si solide pour les sçauoir conduire à propos, vo-

ſtre diligence ſi grande pour pouruoir aux neceßitez, & voſtre prudence ſi clairuoyante pour preuoir aux malheurs, meſme auectant de fidelité qu'il vous en reſte touſiours du loiſir pour entretenir, comme par vn agreable diuertiſſement voſtre diuin eſprit dans les plus rares & plus profondes ſciences, tant diuines que naturelles, leſquelles vous ayant touſiours fait admirer de leur coſté vous les auez außi touſiours cheries du voſtre, comme ſçachant que c'eſt le plus riche threſor de l'ame, la plus incorruptible richeſſe du monde, & l'obiect le plus accomply qui ſoit en la nature. C'eſt außi pour cette principale conſideration, que i'oſe auec toute ſorte de reſpect & d'humilité vous offrir vn liure, d'où i'eſpere que vous receurez autãt de ſatisfactiõ, que les matieres que i'y traitte ſont extraordinairement curieuſes, leſquelles ne manquent pas pour

auoir beaucoup de gentilleſſe d'auoir encore vne profonde ſolidité. Car ſçachant que le fonds en eſt tres-important, ie m'eſtimerois tres-blaſmable d'en faire vn raiſonnement ſuperficiel, & ſi m'attachant moins aux choſes qu'aux paroles i'oubliois les vrayes raiſons pour m'amuſer, comme font la plus-part de ceux qui eſcriuent auiourd'huy à la recherche des pointes ou bien à l'affectation du langage. Ie recognois bien qu'il y a beaucoup de hardieſſe à mettre au iour ce que ie publie, mais ie ne m'en acquitte pas ſi legerement auſsi, que ie n'aye ſuiect d'auoir reſpondu en quelque façon à la dignité de ce que ie traitte, ie penetre iuſqu'au premieres cauſes & rameine les effects à leur plus haut principe, les ruyſſeaux me font monter iuſqu'à la ſource, & des merueilles que ie vois continuer dans la propagation des choſes, ie prens ſuiet d'aller eſplucher

celles de leur premiere naissance, par où ie fais voir que la nature ne donne pas peu de lumiere à la reuelation, puis que ie descouure que les plus hauts mysteres de la creation du monde, nous sont rendus plus cognus par la consideration de ses reuolutions admirables. D'autant qu'il n'y a ny d'autres ressorts ny d'autres materiaux employez dans le progrez de ses generations, que ceux mesme qui le furent en son origine, ie ne pense pas neantmoins qu'il me faille prendre beaucoup de peine pour me iustifier deuant vous (Monseigneur) de ce qu'en plusieurs endroits i'ay mes sentiments vn peu esloignez de ceux du commun, d'autant que toute la sagesse de vostre conduitte, estant au dessus & de la coustume & de tout exemple, ie concluds de-là qu'il est impossible que vous approuuiez l'iniustice de cette rigueur qui veut limiter les

raisonnements des plus grands esprits, à l'opinion des plus vulgaires. Il faut qu'il en soit des plus grands personnages de la terre comme l'on tient qu'il en est des astres du Ciel, lesquels ne laissent pas combien qu'emportez par la rapidité du premier mobile, de suiure chacun sa route, ny de faire infailliblement sa propre reuolution. Quand à moy i'adnouë franchement, Monseigneur, que i'ay esté contraint de ne parler que de par moy-mesmes en plusieurs endroits, d'autant que i'y debrouille des difficultez, que iusques à present personne que ie sçache n'auoit seulement entamées, & partant m'a-il esté force de prendre du mien pour y satisfaire, puis que ie ne pouuois quand bien ie l'eusse voulu emprunter d'autruy dequoy le faire. C'est pourquoy ie vous supplie tres-humblement (Monseigneur) de vouloir prẽdre en gré ces miens essais, & de pardonner à la liberté de mon esprit, si pour

s'estre plustot attaché à la rationation qu'à l'authorité des liures & pour n'auoir pas eu que fort peu de loisir de ruminer mes premieres pensees, vous y recognoissez quelques foiblesses. Que si ie puis obtenir cette agreable faueur de Vostre Eminentissime Seigneurie, elle m'obligera de luy cõsacrer encore en bref vn traitté de Medecine touchant la nature de toute sorte de maladies, la vertu de toute sorte de remedes, leurs meilleures preparations, & leurs plus iustes doses où vous receurez sans doute beaucoup de satisfaction, le public beaucoup de profit, & moy beaucoup plus encore de gloire, de pouuoir estre par le moyen de mes escrits recognu de vous, Monseigneur, en qualité

DE

Vostre tres-humble, fidelle & obeïssant seruiteur.
I. Pagez Medecin.



PREFACE AV LECTEVR.

IE ne ſuis pas en doute (LECTEVR) que ce ne ſoit vn deſſein bien hazardeux pour moy, de vouloir expoſer ma peine & mon peu de ſçauoir à la cenſure d'vn public pour taſcher de luy profiter ou plaire; veu meſme que les plus parfaits ouurages ne duiſent iamais à toute ſorte d'eſprits, non plus que les meilleurs aliments à toutes ſorte d'eſtomachs. Toutesfois à cauſe du ſoin que j'ay eu d'obeyr à la ſemonce de quelques miens particuliers amis, & de l'eſperance

que j'ay de ſatisfaire à beaucoup de curieux, & d'en deſabuſer par ce meſme moyen pluſieurs autres qui ſur la reputatiõ d'eſtre bien ſçauants debitent d'aſſez mauuaiſes imaginations, au lieu d'vne bõne doctrine, ie me trouue inſenſiblement obligé d'offrir à voſtre veuë ſes miens foibles eſſais comme de diuers eſchantillons ſur les plus importantes difficultez de la nature, attendant qu'vne plus grande commodité du temps, & tranquillité de mon eſprit me permettent de m'eſtendre plus amplement en mon traicté de Medecine. Cependant ie ſupplie tres-humblement tous ceux qui voudront condamner mon ouurage, d'en vouloir faire paroiſtre les cauſes de ſa condamnation en

public; afin de me donner le moyen ou de me retracter, ou de me deffendre, autrement il n'en ſçauroit arriuer ny de l'honneur pour eux ny du blaſme pour moy: Que ſi la malice, ou l'ignorance, ou meſme parauanture l'enuye m'attaquent auec d'autres armes que celles de la raiſon & de l'experience, ie m'aſſeure qu'elles ſe fairont plus de tort qu'à moy-meſmes, & ne ſouhaitterois pas mieux, ſi i'auois de la vanité que de combatre de ſi foibles ennemis pour obtenir la gloire de mon triomphe à bon marché.

TABLE DE TOVS LES Chapitres qui ſont contenus en ce traicté.

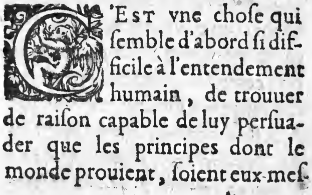
CHAPITRE I.



DE DIEV, ET DE LA CREATION DV MONDE.

Qu'il y a vn Dieu qui a creé les principes du Monde.

CHAPITRE I.



C'Est vne chose qui semble d'abord si difficile à l'entendement humain, de trouuer de raison capable de luy persuader que les principes dont le monde prouient, soient eux-mes-

mes jadis prouenus du neant; que mesme la pluſ-part des Philoſophes Anciens qui ont eſté tenus pour les mieux exercez en l'art de bien ratiociner, ont d'vn commun conſentement eſtably pour vne maxime infaillible que *chaſque choſe deuoit auoir eſté faite d'vne autre, & que de rien, rien ne pouuoit auoir eſté pareillement fait ny produit.* En ſuitte dequoy ne pouuant dans la contemplation des diuers changements & viciſſitudes de la nature rencontrer vne cauſe ſi derniere qui ne deut eſtre à leur conte l'effet d'vne plus derniere encore qu'elle, & voyant que cette procedure eut peu tendre iuſques à l'infiny, ils ont par neceſſité conclu, *que les principes du Monde eſtoient eternels, & qu'ils n'auoient iamais eu de commence-*

ment. Mais ny la difficulté d'vne si profonde matiere, ny l'authorité de tant de graues Philosophes, ny mesme l'insuffisance de nostre esprit n'empescheront pas que par nos raisons purement naturelles que nous allons icy mettre en auant (outre les tesmoignages irrefragables qu'en donne l'Escriture Saincte) nous ne prouuions fort clairement à l'encontre d'eux, que les principes du monde ne peuuent estre eternels, & qu'il faut que ce soit necessairement Dieu qui en ait fait la Creation. Cependant pour donner plus de iour à nos preuues, il est premierement à considerer qu'il n'y eut iamais de nation si barbare dans le monde (selon le tesmoignage des barbares mesmes) qui ne confessast

qu'il y deuoit auoir necessaire-ment vn Dieu. Car la seule lu-miere de la raison sans celle de la religion, n'est que trop esclat-táte pour faire voir aussi clair que le iour aux yeux d'vn chacun, que cóme toute sorte de nombre re-quiert l'vnité pour son commen-cement, toute sorte d'ordre la primauté pour le sien, & toute sorte d'effects vne premiere cau-se pour la leur. Qu'il faut neces-sairemét que le nombre presque infiny de tant d'indiuidus, l'ordre de tant de diuerses natures, & la succession de tant d'admirables effects qui se trouuent en la na-ture nous fassent aduouër & re-connoistre qu'il n'y a par conse-quent qu'vne seule premiere & generale cause de la composition de tout l'Vniuers, laquelle a esté

jadis de diuers Philoſophes diuerſement appellée, ore *l'intelligence premiere*, ore, *l'ame du Monde*, ore, *l'entendement ſupréme*, & ore *l'eſtre des eſtres*, qui n'eſt pour le dire en vn mot que le ſeul & vray Dieu que nous adorons par Religion, comme les plus barbares du monde l'ont confeſſé par raiſon. Si bien donc que par ce moyen ie ne ſçache perſonne qui ſe puiſſe raiſonnablement perſuader, & ſans déroger à la nature qu'on doit attribuer à Dieu, que les premiers elements, ou les principes du monde ſoient pareillement eternels comme luy: & ne m'eſtonne pas peu que tant de graues Philoſophes qui nous donroient ſujet de les louër ailleurs, nous en donnent icy autant de les blaſmer, que de les

conuaincre en l'erreur qu'ils ont commise sur l'establissement de l'Eternité des principes du monde. Car puis qu'ils ont tres-bien recogneu qu'il y deuoit auoir *vn transcendant en la nature, vne superieure cause* sur toutes les causes, *& vn seul estre* par dessus tous les estres du monde. Faut-il pas donc par consequent que tout le monde & ses principes en dépendent? & puis qu'ils sont dépendants, pourquoy veulent-ils donc qu'ils soient eternels? se trouueroit-il bien à leur conte quelque agent au de-là de l'Eternité? Que s'ils estoient eternels comme Dieu, & que Dieu n'eut par consequent ny de iurisdiction, ny de preeminence sur eux, ils seroient eux-mesmes, & non pas luy la seule & principale cause de toute la

compoſition, & de la vertu de toutes les choſes qui ſont compoſées en la nature ? Que s'ils eſtoient encore eternels, ils ne le pourroient eſtre qu'entant que ſimples & indiuiſibles ? & par ainſi ne fuſſent iamais entrez en compoſition pour faire les generations du monde : car comment eut eſté faite cette compoſition ſans diuiſion, & ſans ingrez des vns & des autres ? Mais quelle diuiſion ſe fuſt-il faite d'vne choſe indiuiſible ? Ou quel ingrez dans vne choſe ſimple ? Ioinct que ces premiers elements eſtans ſans contredit de differente nature, & de pareille vertu, ils n'euſſent point eu ny de ſympathie pour s'vnir par enſemble les vns auec les autres pour faire leurs generations, ny de ſuperiorité les vns

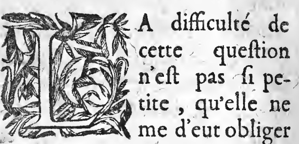
ſur les autres, pour faire les corruptions qui ſont cependant les effects ordinaires de la nature: car cõme le feu eut touſiours tenu le plus haut lieu, cõme ſortable à ſa nature: la terre tout au contraire eut auſſi touſiours reſidé dans le plus bas, comme le plus conuenable à la ſienne. Que ſi la vertu du feu eut eu de la viuacité, la vertu de la terre n'eut pas eu moins de fermeté; ſi bien qu'elles n'euſſent iamais peu auoir (eſtant pareilles) aucun empire ny iuriſdiction l'vne ſur l'autre, comme les conditions du meſlange naturel requierent. I'adjouſte finalement, que puis que ces principes du monde ne peuuent point auoir eſté faits, d'autant que c'eſt d'eux-meſmes que toutes les autres choſes ont eſté

faictes & puis qu'ils sont necessairement dependants ; d'autant qu'ils ne peuuent estre eternels, comme nous l'auons desia verifié, qu'il faut par consequent n'y ayant que Dieu seul par dessus toute la nature, que ce soit aussi de luy seul qu'ils ont tiré leur origine & leur dependance. Mais d'autant encore que la nature de Dieu, pour estre tres-simple & transcendante, leur doit estre incommunicable : Il faut enfin necessairement conclure que ce n'est que par creation seulement qu'ils ont tiré leur origine, & leur dependence de luy.

DE LA CREATION ET du nombre des Elemens.

Comment Dieu a creé les principes du monde.

CHAPITRE II.



A difficulté de cette question n'est pas si petite, qu'elle ne me d'eut obliger à discontinuer plustost qu'à continuer l'importance de cet ouurage, si ie n'auois pris attache d'exercer mon peu d'esprit en l'examen des objets, qui luy sont les plus cachez en la nature, sans me tenir ny songer seulement à ce que les autres en peuuent

auoir eſcrit ; de ſorte que pour ſubir à ce joug volontaire. Ie dis donc qu'il me ſemble, puis que la Creation ne peut eſtre à proprement le dire, que le changement d'vn ſimple rien en quelque choſe, & de ce qui n'eſtoit pas en ce qui eſt, qu'elle ne peut eſtre auſſi par conſequent qu'vn effect reſpectif à la ſeule puiſſance de Dieu, comme l'energie du terme Hebraïque le porte ainſi, & partant j'infere de là que la Creation des principes du monde, doit auoir eſté faite en vn inſtant, & ſans entreſuitte du téps ny d'actions. Car n'y ayant qu'vn tres-pur & tres-ſimple acte en la nature de Dieu, il faut neceſſairement qu'il commence, & qu'il finiſſe en vn inſtant, ou qu'il finiſſe auſſi-toſt qu'il commence

ſa beſogne; ſi bien que le dire & le faire ne ſont qu'vne meſme choſe en luy, comme Moyſe le remarque tres-bien en ces termes, *que Dieu dit & la choſe fut faite*, que ſi ſes effects vont auſſi viſte que ſa parole, ſa parole va bien encore plus viſte que nos penſées, autrement ie dis qu'il y pourroit auoir de l'impuiſſance en la nature de Dieu, s'il y auoit ſucceſſion d'inſtances en ſon action, & s'il falloit qu'il fit à pluſieurs fois comme nous, ce qu'il n'auroit peu faire en vne ſeule fois. Mais accordons icy l'impoſſible pour le poſſible, qu'il y puiſſe auoir pluſieurs inſtances, en l'action d'vne nature tres-pure & tres-ſimple comme celle de Dieu, la premiere inſtance ou le premier acte eſtant de meſme

nature, & de pareille efficace que tous les actes ſuiuants: Il aduanceroit ſans doute luy ſeul autant que pourroit faire vn ſeul de tous les autres en ſa production: or que pourroit-il auancer ou produire en la nature, par exemple d'vn point ou de quelque autre choſe ſimple, qui ne fut encor vn point & vne choſe ſimple, & par ainſi la production de tous les actes, qui ſuiuroient celle du premier, ne pourroient eſtre qu'vn accroiſſement ou multiplication, pluſtoſt qu'vn accompliſſement de la nature de ce point où de cette choſe ſimple. Ioint que la nature de la Creation ne peut ſouffrir pluralité d'inſtances, non plus que celle du Createur, ne peut agir par pluralité d'actes. Car la Creation

n'estant qu'vn passage de ce qui n'estoit pas en ce qui est, l'application de l'agent ny la disposition du sujet, ny sont aussi nullement requises, ainsi qu'aux generations naturelles, si bien qu'il faut de là necessairement conclurre, qu'elle a esté faite en vn instant, ou bien autrement il faudroit qu'entre le non estre & l'estre simplement, il y eust vn milieu, & qu'vne chose peut n'estre pas & estre tout ensemble, & en mesme temps, ce qui seroit tout à faict impossible & manifestement contradictoire, puis donc qu'il demeure desia plus que suffisamment verifié, que la Creation des principes du monde, ne peut auoir esté faite qu'en vn instant, il nous reste de present à

considerer si elle a esté faite de tous par ensemble, ou bien des vns apres les autres successiuement. I'estime quant à moy jaçoit qu'elle eut peu auoir esté faite des vns auparauāt que des autres, qu'elle a esté pourtant faite de tous par ensemble, & en mesme instant comme il se trouue aussi plus vray semblable. Car outre qu'il n'y a nulle apparence que Dieu, ait plustost & premierement deu faire la Creation d'vn principe que celle d'vn autre; veu que de leur nature, & entant que principes ils ne doiuēt auoir aucune primauté l'vn sur l'autre, ny estre pareillement employez les vns plustost que les autres, en la fabrique du monde. Il ne seroit pas d'ailleurs competant à cét agent vniuersel de tou-

te la nature, d'auoir comme vainement employé plusieurs actes & plusieurs instances, en ce premier chef d'œuure, qui deuoit specialement monstrer son pouuoir absolu ; puis que l'employ d'vn seul acte & d'vn seule instance, pouuoit abondamment suffire ce que la nature mesme n'a jamais faict, ny prattiqué en la moindre de ses operations, de là vient qu'il est aisé de se persuader que Dieu crea les principes ensemble, & tous à la fois comme diuers grains de semence, qui se deuoient eux-mesmes par apres multiplier, en tout le reste du monde. De rapporter & de refuter icy tout ensemble tant de diuers principes, que diuers Autheurs ont tenu la pluspart mesme sans fondement, il faudroit vn esprit

vn eſprit bien plus patient & penible, que le mien il me ſuffira ſeulement de remarquer en cet endroit, contre ce que i'en ay deſia ſuffiſamment eſcrit dans *mon œconomie des trois familles du monde ſublunaire*, qu'il n'y peut neceſſairement auoir que deux principes en toute la nature, ſçauoir eſt *le Ciel & Terre*, comme maſle & femelle, de l'accouplement deſquels toute ſorte d'indiuidus, tant de l'vn que de l'autre monde, tirent leur origine ne plus ne moins, que ſelon que la nature tient d'eux, nous voyons que les generations ſublunaires ne ſe font auſſi que par l'accouplement de deux indiuidus, à ſçauoir du maſle & de la femelle. Cependant pour donner plus

d'intelligence au Lecteur, & plus de creance, & de iour aux raisons qui nous ont portez à la deffense de ces deux principes, il est à remarquer premierement que par ce principe, que nous appellons Ciel, nous entendons selon la signification mesme des termes de sa composition Hebraïque, vn feu & vne eau tout ensemble, comme qui diroit vn feu liquide, ou vne liqueur ignée, qui ne sont pourtant qu'vn seul principe, qui est inseparable, tant en sa propre nature comme en sa creation, auquel mesme la chaleur naturelle & l'humide radical qui soustiennent la vie des animaux ont aussi quelque rapport & sont pareillement inseparables, comme nous l'auons encore remarqué dans nostre œconomie,

contre la commune & fausse creance de nos Medecins, qui les establissent contraires.

Quant au second principe, que nous auons appellé *Terre*, nous entendons parler d'vne infinité, d'atomes ou particules, solides seiches, froides & de mesme nature, qui par leur coherence & congregation, font vn corps ferme sec & solide, mais qui est poreux & transmeable pourtant.

Que la faculté des Escholles raisonne maintenant, & fasse esclatter tant qu'elle voudra, l'authorité de ses maximes, j'oseray bié dire qu'elle ne sçauroit auoir assez de force, ny pour combattre mes principes, ny pour deffendre seulement les siens: car suiuant l'instruction de la nature, plustost que celle des liures, nous

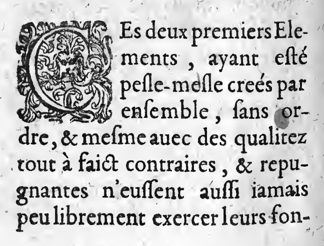
apprenons oculairement que la resolution de tous les mixtes sublunaires, qui participent sans contredict de tous leurs principes, fussent-ils infinis, ne se fait ny n'aboutit finalement qu'en ces deux diuerses natures, asçauoir en sec & en humide, ou pour le dire plus proprement, & selon nos termes *en Terre & en Ciel*, qui sont les deux seuls principes que nous maintenons en toute la nature. Car le feu n'y paroist iamais au bout de la resolution qu'en liqueur, & dans l'humidité ny le sec qu'en la Terre, comme l'experience de la Chymie, nous l'a faict encore voir assez souuent. Que si paraduanture quelque suffisant d'entre tāt de vulgaires, qui s'osent qualifier du tiltre de Medecins spagiriques, pour

auoir quelquesfois ſeparé d'vn mixte groſſierement, & comme à la fourche, pluſieurs natures diuerſes, ſoit en couleur, en gouſt ou en conſiſtance, croyant auoir ſeparé tout autant de diuers principes, vouloit de là prendre occaſion de nous cenſurer en cet endroit, nous auons à l'exhorter par preuoyance de conſiderer, que cette diuerſité de gouſt, de couleur & de conſiſtance, prouient encor infalliblement de quelque meſlange, & partant qu'il apprenne d'en faire l'entiere ſeparation, auant que de reprendre nos raiſons ny nos experiences.

DV MESLANGE ET production des Elements.

Du rang de la vertu, de la Conionction & production des premiers Elements, auec la Generation Conseruation & accroissement, de tout le reste du monde, par leur moyen.

CHAPITRE III.



Es deux premiers Elements, ayant esté pesle-mesle creés par ensemble, sans ordre, & mesme auec des qualitez tout à faict contraires, & repugnantes n'eussent aussi iamais peu librement exercer leurs fon-

ctions: car ce feu liquide ou cette liqueur ignée, que nous auons appellé *Ciel*, n'ayant encore l'espace requis aux conditions de sa nature pour eschauffer, & pour humecter tout ensemble la matrice, & les entrailles de cette grande masse de la terre, elle n'eut pas aussi par consequent eu le moyen, de pouuoir produire ny fructifier, tellement que n'eut esté de tous ces deux Elemens, estant aussi pesle meslez ensemble qu'vn cahos inutile, qu'vn Monstre effroyable de nature, & bref qu'vn Hermaphrodite impuissant tant en la composition qu'en la generation du monde, si leur Createur par vne preuoyance admirable, ne les eust separez d'ensemble, & ne leur eut donné rang à chacun se-

lon les qualitez de ſa propre nature ; afin de ſe pouuoir ainſi mieux attaquer & deffendre par enſemble, & faire par le moyen de leur cõtraſte mutuel, eſclorre la naiſſance du monde, comme nous voyõs que l'artiſan ne peut ourdir ſa toile, ſans y trauerſer aſſiduellement d'vn & d'autre coſté le filet de ſa nauette. Si bien donc que Dieu, voulant eſtablir la nature pour ſon agent vniuerſel, en toutes les alterations, corruptions & generations, qui ſe deuoient en ſuitte faire iuſques à la fin du monde, pour luy fournir vn prototype de tout ce qu'elle deuoit imiter, & pour ne ſe faire pas moins recognoiſtre l'Autheur de la generation que de la Creation, il met premierement auſſi-toſt ſeul la main à la

besoigne, separe ces deux premiers Elements, les range, les met en liberté, d'agir & leur donne encore s'il le faut ainsi dire le premier bransle, afin qu'elle ne puisse iamais errer en suiuant par apres cette premiere route: par ainsi me figurant en ma raison quel peut à peu prés auoir esté le prototype de ce premier agent, par les exemples que ces deux premiers instruments nous en ont depuis fourny iusques icy, ie tiens de là pour indubitable, qu'il espendit & versa l'esprit de son soufle, par dessus eux comme vn dissoluât general pour faire selon la sympatie, qu'il y pouuoit auoir de la cause auec son effect, vne abstraction de ce principe ignée, & volatil qui s'ependant & s'esleuant tousiours en haut vers, sa

circonference ; à meſure qu'il ſe deprenoit,& ſe detachoit de tous les endroits de la terre,& ſe trouuant limité de tous les coſtez, il apprit de-là neceſſairemẽt à rouler touſiours à l'entour de cette circonference. Si bien donc que la lumiere eſtant ainſi ſeparée & eſleuée au deſſus de la terre, pendant le temps qu'elle commença de rouler, depuis le premier iuſqu'au dernier poinct de noſtre Hemiſphere ſuperieur, il fit naiſtre le matin & le ſoir de noſtre premier iour, qui fut la premiere nuict des Antipodes, & pendant le temps qu'elle continua de rouler dans l'Hemiſphere inferieur, pour venir au premier poinct de ſa courſe, il fit pareillement naiſtre le premier iour des Antipodes, qui fut auſſi noſtre pre-

miere nuict, & par ainsi depuis le temps qu'elle a continué de redoubler sa course, les iours & les nuicts ont aussi pareillement continué de redoubler. Mais cependant que la source de ces rayons liquides, rouloit ainsi continuellement à l'entour de ce vaste globe de la terre, comme feroit vn fleuue à l'entour de quelque Isle, ces rayons venant à s'entrechoquer par l'impetuosité de leur mouuement naturel, les esclats ondoyants qui en rejallissoient de tous costez, estant ainsi continuellemét repercutez & rabattus par leur cercle des bords superieurs vers les bords inferieurs, ils venoient par ce moyen aussi à s'espendre continuellemét sur toute la face de la terre : Comme nous voyons pa-

reillement que les fleuues rapides d'icy bas, ne vont d'ordinaire que par ondées ; & qu'vne de leurs vagues vn peu rudement choquée en choque pareillement vne autre, & cette autre encor vne autre iusqu'à ce que la penultieme pousse enfin la derniere bien loin iusqu'au de là de la riue ordinaire de ce fleuue. Où tout ainsi comme nous voyōs encor aux distillations qu'on appelle *par descente*, que les rayons du feu venant à s'entrepousser les vns apres les autres, ils passent à trauers le fonds du vaisseau qui les contenoit, & entrant par ce moyen dans la matiere, la penetrent, la digerent, & finallement en expriment sa liqueur en bas; de maniere que ces rayons celestes, estans ainsi rabattus &

comme d'ardez d'en haut par vn surcroit d'autres rayons, qui les poussoient tousiours vers la superficie de la terre, ils commencerent à l'instant (selon leur naturelle proprieté) de la poindre, de la diuiser, & finallement de se glisser dans ses entrailles, par les aiguillons de leurs estincelles, afin d'eschauffer vn peu sa froideur, & digerer sa crudité par leur chaleur, & d'humecter pareillement sa seicheresse par leur humidité. Toutesfois il est en ce fait icy fort considerable, qu'à mesure que ce feu ne diuisoit que par de petites estincelles, la terre ne se desprenoit aussi que par de petits poincts, & semblablement à mesure qu'vne estincelle auoit faite la diuision d'vn poinct, vn autre poinct faisoit pa-

reillement en ſuitte la coagulation, & la fixation de cette eſtincelle. De ſorte qu'en redoublant ainſi par nouuelles attaques & par nouuelles deffenſes, *le Ciel & la Terre* vinrent finallement à s'allier, & comme à ſe marier par enſemble pour commencer & pour accomplir (quoy que ſans aucune inclination auſſi bien que ſans aucune cognoiſſance) toutes les compoſitions de ce monde, car Dieu leur Createur par vne du tout admirable preuoyance auoit deſia diſpoſé la nature de ces deux principes en telle ſorte, que meſmes en agiſſant l'vn à l'encontre de l'autre, ſuiuant vn chacun ſes proprietez naturelles, pour tendre au but de leur inclination, il accomplit pareillement auſſi par la diuerſi-

té de leurs actions, tout l'ouurage de nostre generation ne plus ne moins qu'il a trouué bon d'accomplir aussi le mystere de nostre redemption, par de personnes qui se rendirent tout à fait contraires à ce mystere, & dont l'action d'vn chacun d'eux tendoit pareillement à diuerse fin, comme la trahison de Iudas contre son maistre à l'auarice, la calomnie des Iuifs contre leur Roy à l'enuye, & la condamnation de Pilate contre vn Innocent, à la complaisance d'vn peuple seditieux. Cependant pour reuenir à la nouuelle alliance de nos deux principes, nous auons en suitte à remarquer que pendant ce meslange desia fait du chaud auec le froid, & de l'humide auec le sec, la source de ce feu liquide

roulant tousiours à son accoustumée dans les Cieux, il en rejallissoit tousiours aussi de nouuelles estincelles vers la face de la terre, lesquelles seruirent par apres à destacher en quelque façon, les premieres dont la terre estoit enceinte ne plus ne moins que l'esponge vient à rendre par expression ou par distillation, l'humeur dont elle auoit esté auparauant abreuuée. Toutesfois ne pouuant plus remonter qu'vne partie de ces petites estincelles, mesme auec moins de vitesse & de simplicité qu'elles n'estoient auparauant descenduës, à cause de leur vnion desia contractée auec quelque portion de terre, il en fut fait vn troisiesme Element, à sçauoir l'air lequel suiuant le temperament de ces deux diuerses

uerſes natures dont il eſtoit com-
poſé, comme il ſe trouua de beau-
coup plus participant de la na-
ture du feu, que de celle de la ter-
re, & par conſequent plus chaud
& ſubtil que froid, & peſant il
prit auſſi ſon eſtage bien plus
proche du Ciel que de la terre,
comme plus ſortable à la nature,
de ſon temperament, pareil-
lement l'humidité venant à ſe
deſengager en ſuitte, mais peu à
peu par l'abſtraction de ces rayós,
qui pour s'eſtre deſia rendus vn
peu plus groſſiers, à cauſe de leur
commerce aſſiduel auec l'air & la
terre, ne la pouuoient plus meſ-
me eſleuer ſi haut, comme ils
auoient eſleué l'Element de l'air,
outre qu'elle ſe trouua bien plus
auant engagée dans le meſlange
& plus groſſierement reueſtuë,

que ces premiers rayons qui entrerent en la composition de l'air, il en fut fait seulement vn corps moite, qui suiuant la proportion des natures dont il estoit composé, prit aussi proportionnement son cartier entre l'air & la terre. Si bien qu'à present il me semble qu'il est fort aisé de voir, par la composition de ces deux derniers Elements, comment de ces quatre Elements, par apres toutes les compositions & generations du monde ont esté faites, & comment pareillement en suitte chasque Element, chaque Plante, & chaque Animal, encore ont eu leur semence propre pour produire selon leur espece. Car qui bien le considere, cette propre semence qui est en chaque chose, de

produire ou d'engẽdrer ſon ſemblable, ne conſiſte proprement qu'en vne iuſte & certaine proportion requiſe entre les Elements; afin de pouuoir agir & patir par enſemble, autrement ſi le froid & l'humide venoient à ſupprimer le chaud, ou ſi le chaud venoit a diſſiper le froid & l'humide, iamais ne ſe fairoit aucune generation par ce moyen. De là vient qu'il faut neceſſairement qu'il y ait de la proportion de forces, en toutes leurs querelles comme pour finir, nous allons obſeruer en paſſant *de l'atraction, d la retention, de la concoction, & de l'expulſion* qui ſe font en tout ce qui prend, quelque degré de vie & d'accroiſſement, & d'effet qu'on voye de grace (par exemple en l'animal) comme la cha-

leur exterieure penetrant dans son corps, aborde sa semence & se conioignant à la chaleur naturelle d'icelle, l'augmente si bien que la chaleur naturelle de cette semence, ayant ainsi augmenté ses forces, par le secours de cette autre chaleur externe, en cherchant par ce moyen a sortir, tasche de dissiper & de secoüer le froid & l'humide, dont elle est enueloppée & comme retenuë prisonniere, & partant le froid & l'humide se voyant tout à fait pressez, ils se ioignent pareillement à vn semblable froid & à vn semblable humide, pour en auoir secours par le moyen duquel la violence de cette chaleur naturelle, se trouue encore reprimée pour quelque temps: Mais comme en cét humide sur-

uenant, il y a tousiours quelque chaleur dont vne partie se joint derechef à cette chaleur naturelle, outre le chaud externe qui r'entrant tousiours de nouueau comme de petits rayons solaires, la vient pareillement augmenter. D'où vient qu'estant ainsi derechef augmentée, & ne pouuant toutefois encore sortir, elle cuit & digere ce premier humide, dont la digestion estant paracheuée, elle continuë d'en chasser les excrements, apres quoy se trouuant encores aussi puissante que jamais, & cherchant tousiours selon sa naturelle inclination à sortir, elle tasche derechef à repousser de nouueau cét humide, ce qui est cause que cét humide fait encor en suitte par sa deffense vne nouuelle atraction de

l'humide externe, de ſorte que par la continuation de leur querelle, l'animal vient comme par vn accident eſtrange à tirer toute ſa conſeruation & ſon accroiſſement.

DE L'ORIGINE ET DE *la nature des Anges.*

CHAPITRE IV.



Pres auoir traicté iuſqu'icy de toute la nature en general, auāt que d'entrer à l'inquiſition de ſes plus ſecretes & particulieres intelligences, & pour n'enjamber à noſtre eſcient ſur quelque choſe de difficile, nous mettrós icy pre-

mieremẽt en auant ce qu'il a semblé à quelques doctes personnages, & ce qui nous semble à nous en suitte de l'origine, & de la nature des Anges, sãs toucher à leur ordre, à leur dignité, ny à leur office, pour estre des poincts qui n'apartiennent qu'à la seule Theologie. Par ainsi disent ces Messieurs, quant à l'origine des Anges, qu'il y a grande apparence que Dieu se contenta de créer au commencement (sans s'asubjetir à tant d'autres diuerses Creations) le Ciel & la Terre seulement pour de là donner apres cõmencement à tout le reste des choses soit celestes ou terrestres, & de faict (disent-ils) puis que le Ciel est la demeure ordinaire des Anges, sans doute qu'il fut aussi premierement qu'eux, outre que

ſi les Anges occupent vn lieu circóſcriptif (ainſi que l'eſchole de la Theologie enſeigne tres bien) & par ainſi qu'eſtant en vn endroit, ils ne puiſſent eſtre pareillement en meſme temps ailleurs, ou bien autrement le nom de Dieu meſme leur deuroit eſtre pluſtoſt attribué que le nom d'Anges, qui ne ſignifie qu'enuoyés, car comment pourroient ils eſtre enuoyé d'vn lieu en vn autre, s'ils ſe trouuoient en meſme temps en toute ſorte de lieux. Mais en quels lieux pouuoient-ils eſtre auãt que Dieu fit la Creation du Ciel & de la terre. Dira-on qu'ils feuſſent dans des eſpaces imaginaires. Cela ne ſe peut, ſi ce n'eſt qu'ils fuſſent eux-meſmes auſſi par imagination. Que s'ils auoient eſté créez auant ou

auec le Ciel, sans doute que Moyse parlant de la Creation qui fut faite au commencement, n'eust pas oublié de parler de la Creation des Anges, aussi bien comme il a parlé de celle du Ciel & de la terre, veu mesmement que ce grand Theologien n'oublie pas à parler des Anges, par tout ailleurs.

Toutesfois le peché de la rebellion d'vne partie d'iceux, contre leur Autheur & bien-facteur, qui fut pareillement cause de leur horrible tresbuchement dás les abismes de l'enfer, nous donne vn bien plus grand & ample tesmoignage, qu'ils ont esté plustost faits que créez : car s'ils auoient esté créez, & qu'ils tinssent tout leur estre simplement de Dieu par creation, sans doute

qu'ils n'eussent aussi iamais erré, ou s'ils eussent erré que cette erreur eust plustost tourné au blasme du Createur que de ses creatures, & la creation de tous ces esprits Angeliques, sembleroit auoir esté plus deffectueuse que celle du feu ny de la terre, qui pour n'estre que des Elements insensibles n'ont iamais pourtant erré depuis leur Creation au moindre poinct de leur deuoir. Ioinct que leur nature nous descouure assez d'ailleurs, qu'ils ont esté faicts plustost que créez, & qu'ils sont en quelque façon plustost composez que simples: car puis qu'ils ont peu se porter indifferemmét aussi bien au mal comme au bien, & le mal & le bien estant deux qualitez contraires qui procedent neces-

ſairement de contraires natures, ne faut-il pas conſequemment conclurre, qu'ils reſultent de l'aſſemblage de diuerſes natures en vne. C'eſt pourquoy voyant d'ailleurs que les ouurages de Dieu s'entreraportẽt ſi merueilleuſement que l'vn ſe recognoiſt touſiours à l'image de l'autre, nous eſtimons que Dieu mit l'homme ſur la terre, comme il auoit auparauant mis les Anges au Ciel, & que l'homme a peché pareillement, en ſuitte dans le Paradis Terreſtre par ſes appetits ſenſuels, comme vne partie des Anges auoit auparauant peché dans le Paradis Celeſte, par vn faux appetit de gloire & fauſſe imagination. Et que comme la terre, dont ils eſtoient en partie compoſez fut la cauſe principale

de leur erreur, qu'ils furent aussi condamnez de retourner dans les abismes de la terre, iusqu'au Serpent mesme qui fut condamné de ramper sur terre, & de viure seulement de la poussiere. Si bien que Dieu ne pourra par ce moyē rester coulpable de la faute de l'vn ny de l'autre costé, d'autant que les ayant faits à son image & à sa semblance, il les auoit par consequent doüez d'vne si grande droicture intelligence, & preuoyance qu'il leur eust esté plus aisé de bien que de mal faire. De là vient aussi qu'ils se rendirent à iamais indignes de son pardon, comme estans tout à fait coulpables, & s'il faut ainsi dire de beaucoup plus inexcusables de leur faute, que ne feroit celuy d'entre nous qui nuiroit à qui

l'auroit obligé, ou qui batroit celuy qui l'auroit luy mesme deffendu. D'ailleurs les tesmoignages que l'Escriture nous donne, que les Anges ne peuuent tantost soustenir les rayons de la face de Dieu, tantost qu'ils n'ont pas la cognoissance de beaucoup de choses qui se font icy bas, & tantost que Dieu a trouué de l'iniquité en eux, Iob. Chap. 13. nous seruent icy de preuue assez suffisante qu'ils ne peuuent pas estre d'vne nature purement simple, & tout à fait exempte de quelque composition, ou bien autrement qui ne voit qu'ils pourroient aisément penetrer dans toutes nos imaginations, s'insinuer dans nos esprits, & lire distinctement l'idée de toutes nos pensées, ce qui ne peut par aucune sorte de

droict appartenir qu'à Dieu seul. Finalement puis que tous ces esprits qui se reuolterent de bons ils deuindrent malins, de purs ils se rendirent impurs, & d'Anges ils se conuertirent en Diables, ce ne fut sans doute qu'vn changement de temperament, plustost qu'vn changement d'vne nature en vne autre. Car s'ils eussent changé leur premiere nature en laquelle Dieu les auoit créez, ils s'ensuiuroit qu'ils ne patiroient depuis le temps qu'ils patissent qu'en vne nature, qui n'auroit point erré ny failly, ce qui seroit fort absurde. Ioinct que sans miracle vne nature ne peut iamais passer en vne autre nature. Ils disent donc pour conclurre que les Anges participent à leur auis de la plus pure sub-

ſtance du Ciel, comme de leur vraye forme & de quelques poincts plus purs & plus fixes de la terre, comme de leur vraye matiere, & qu'il ne s'ẽſuit pas biẽ que toutes les choſes composées d'icy bas ſoient mortelles & periſſables, que les Anges pour eſtre compoſez ſoient pareillement mortels & periſſables. Car le corps du premier hõme n'euſt pas laiſſé d'eſtre immortel ſans le peché, bien qu'il n'euſt eſté tiré que du limon de la terre, pourquoy les Anges ne le deuroient-ils pas eſtre pluſtoſt n'ayant eſté compoſez que d'vne pure forme, & d'vne pure matiere exemptes d'alterations & de corruption?

Quant à moy ne pouuant ſonder quelle eſt la nature des Anges, pour eſtre incommunica-

ble à mes ſens, ie me trouue obligé tant par ma raiſon que par l'authorité de l'Egliſe Catholique Apoſtolique & Romaine, dans laquelle ie deſire viure & mourir de croire que les Anges furent au commencement créez de la main de Dieu ſimplement ſpirituels & qu'ils habitent dans le Ciel Empirée comme dans leur propre element pour y benir eternellement & ſans intermiſſion leur Createur.

DES

DES CIEVX, DE LA NATure, mouuement, & proprieté des Astres.

CHAPITRE V.



A decision de cette matiere requerroit de nous plustost vn volume entier qu'vn seul Chapitre, si nous vouliós icy faire les copistes de tout ce que les plus sçauãts en ont desia couché par escrit, mais cóme ce seroit beaucoup plus de peine que de gloire pour nous, sans doute que ce seroit aussi beaucoup plus d'ennuy que de contentement, pour ceux qui

prendroient la peine d'en faire la lecture. Par ainsi nous retranchans tousiours à nostre ordinaire, nous estimons auec les Hebreux, qu'il n'y doit auoir qu'vn Ciel capable de contenir en ses dimensions toute sorte de choses Celestes, de quel rang & de quelle nature qu'elles puissent estre.

Toutesfois, de peur que nous ne semblions icy choquer le tesmoignage de S. Paul, qui fait mention de trois Cieux en son rauissement, nous disons qu'il a pris l'air en premier lieu pour vn Ciel, se seruant d'vn langage familier dans l'Escriture saincte, qui pour dire (par exemple) les oiseaux de l'air dit ordinairement les oiseaux du Ciel. Secondement il a pris en suitte tout l'es-

pace que les Astres occupent pour vn autre Ciel : Et finallement le Ciel Empirée pour le troisiesme & le dernier de tous; où il eut cette visió qu'il dit estre inenarrable: Mais nous en distinguant l'air d'auec le Ciel, comme leur diuerse nature le requiert aussi, & iugeans que le Ciel des Astres, se rend participant de la nature & de la clarté de l'Empirée, nous n'admettons par consequent aussi qu'vn seul Ciel non plus qu'vn seul monde, iaçoit que tous les plus fameux Philosophes, & Astrologues establissent chacun autant de Cieux, qu'il peut obseruer de diuers mouuements Celestes, iugeant par vn commun consentement entr'eux, que chaque diuers mouuement Celeste requiert neces-

sairement son Ciel particulier. En quoy leur jugement ne me semble pas moins ridicule à moy que pourroit sembler le mien à tout autre, si j'estimois qu'il y deut auoir vn aussi grand nombre d'airs qu'on voit qu'il y a de vents en l'air, qui soufflent de diuers costez, ou qu'il y deut auoir tout autant de mers, qu'on voit rejalir de fleuues & de fontaines de diuers costez de la terre.

Quant est des Astres, tous les Astrologues assignent encor vn grand globe à chaque Planette pour la soustenir, sans conter ceux qu'ils admettent d'ailleurs, & vne intelligence particuliere à chaque globe pour luy donner apres le mouuement, outre celuy que le mobile superieur don-

ne à tous les autres mobiles inferieurs. Mais ie trouue plus d'apparence ſelon mon jugement à la fable du mal-heureux Ixion, à qui Iunon fait ſans ceſſe tourner vne roüe en l'air, & à celle encor du pauure Siſyphe, à qui Pluton fait perpetuellement rouler des caillous dans les Enfers qu'à la doctrine de tous ces graues Philoſophes Aſtrologiens, qui ont voulu forger vn ſi grand nombre d'entraues dans le Ciel, pour y dóner de l'exercice à tout autant d'intelligences Celeſtes: car en effect où trouueront-ils cette neceſſité d'argumẽter qu'il faille qu'il y ait vne intelligence auec vn inſtrument circulaire, pour faire mouuoir leurs Planettes dans le Ciel, comme il faut que les Mathematiciens en ayent

vn neceſſairement pour faire mouuoir leurs Eſtoilles contrefaites ou depeintes, & que chaque Planette doiue par deſſus ſon mouuement particulier, receuoir encor vn autre mouuement du premier mobile, que ſi ce premier mobile eſt capable de donner mouuemẽt à tous les inferieurs, pourquoy faut-il que chacun des inferieurs ait encor vn autre moteur particulier? ou ſi ce moteur particulier eſt capable de donner leur mouuement à vn chacun, pourquoy faut-il qu'ils en ayent encor vn autre general? Mais quel beſoin eſt-il ny de particulier ny de general conducteur pour les Eſtoilles & pour les Planettes, puis qu'elles ſont dans vn centre conforme à leur temperament, qui ne leur

permet par conſequent ny de monter plus haut, ny de deſcendre pareillement plus bas? Ioinct que ſi la chaleur naturelle & l'humide radical, qui produiſent de bien plus merueilleux effects dãs le monde, que les Aſtres dans le Ciel, n'ont pas pour tout cela beſoin d'auoir vn gouuerneur, pourquoy les Aſtres en auroient-ils pluſtoſt beſoin ? Mais poſé que cela fut de quelque autre gouuerneur, pourroient-ils auoir pluſtoſt beſoin que de celuy qui diſpoſe ſi bien toutes les choſes naturelles à leur propre fin ? Outre que ſi les Aſtres ſont animez, & qu'ils ſe puiſſent mouuoir d'eux meſmes dans le Ciel, comme les poiſſons dans la mer (ainſi que veut vne partie d'entr'eux) comment pourroiẽt-ils deffinir leurs

periodes ſans les cognoiſtre? Mais comment les pourroient-ils cognoiſtre puis qu'ils pourroient à toutes heures cha͂ger de place ſoit par inclination, ou par phantaſie? Que s'ils ſont du tout immobiles (& ſelon que l'autre partie veut) cóme encloüés à leur firmament, quel autre mouuement peuuent-ils par conſequent auoir que celuy que leur propre firmament leur donne? non plus que les clous d'vn chariot, ne peuuent prendre autre route que celle que leur chariot meſme leur donne.

Qui plus eſt encore, la pluſ-part des plus grands Philoſophes oſent affermer que les Aſtres ne ſont ny ne peuuent eſtre d'vne nature ignée, & que toute la chaleur que nous en reſſentons ci-

bas, ne prouiẽt que par le moyen de leur lumiere & de leur mouuement, ou bien autremẽt qu'ils brusleroient necessairement les Cieux. Mais comment veulent-ils que la chaleur puisse prouenir de la lumiere & du mouuement des Astres, l'eau pourroit donc à leur contre moüiller par son humidité sans estre d'elle-mesme humide contre les preceptes de leur Philosophie. Qu'ils apprennent donc que la lumiere n'estant qu'vne profusion & dilatation de petits rayons de feu prouenants d'vn corps lucide & ignée, que les Astres ne peuuent par consequent produire de lumiere sans estre prealablement eux-mesmes d'vne nature lucide & ignée, comme le seul exemple de la chandelle faite de suif, ou de

cire, leur peut oculairemét enseigner en la productió de sa lumiere laquelle vient à se former par de petites estincelles, qui en se detachant peu à peu du corps de la chandelle, & s'entrepoussant à mesure qu'elles sortent ainsi les vnes apres les autres; il aduient que ces premieres rencontrent encore de telles autres petites estincelles, mais inuisibles pour estre trop dispersées dans le vague de l'air, qu'elles poussent en suitte qu'elles sont poussées des autres, suiuantes iusqu'à tant enfin qu'elles paruiennent ensemblement à l'objet visible, & qu'elles en excitent la couleur: Cependant quoy que les Astres, sans necessité de nos preuues nous fassét assez recognoistre par l'experience iournaliere de leurs effects,

qu'ils ſont chauds, nos Philoſophes n'en croiront rien pourtant, s'il ne ſe trouue vn ſecond Phaëton, pour bruſler le char & tout l'attelage des cheuaux de ſon pere, auec tous leurs globes & tous leurs cercles imaginaires. Ils auroient vrayement vne iuſte raiſon en ce cas ſeulement, que toute ſorte de feu bruſlat egalement, & que toutes ſortes d'autres choſes fuſſent également combuſtibles. Qu'ils nous monſtrent donc premierement, puis qu'ils ſçauẽt bien que le feu ſublunaire & elementaire peut bruſler, d'où viẽt qu'il n'a pas encore ſeulement peu bruſler la region ſublunaire bien qu'elle ſoit plus cõbuſtible & moins cõpacte que ces regions ſuperieures du Ciel, dont il eſt icy queſtion. Ou qu'ils

nous reſpondent pourquoy le feu ſublunaire, ne peut point conſumer l'or, n'eſt ce pas pour auoir ſes parties plus compactes, & la coagulation plus forte que la violence du feu ne ſe trouue forte pour les deſtruire, & pour les conſumer ? eſt-ce donc de merueille ſi les feux des aſtres ne bruſlent point les Cieux, qui ont la coagulation de leurs parties, de beaucoup plus ferme & profonde que non pas l'or ? Ou qu'ils nous reſpondent pourquoy dans l'eau forte le feu n'en conſume point l'eau, ou pourquoy l'eau n'en eſteint point le feu ? n'eſt-ce pas à cauſe de la ſympathie qu'ils ont par enſemble nonobſtant l'impureté & la foible alliance de leurs parties? Eſt-ce donc de merueille ſi par

vne plus eſtroitte proximité pour ne dire tout à fait vnité, la chaleur des Aſtres compatit auec la nature des Cieux ? Ou pourquoy finallement encor la chaleur naturelle d'vn Pigeon qui peut digerer les pierres, & celle de l'Auſtruche le fer, ne cuiſent ny ne conſumét pas pluſtoſt leur chair, leurs boyaux, ny leur graiſſe de beaucoup encor plus digeſtibles & combuſtibles, que le fer & les pierres ? N'eſt-ce pas encor à cauſe de la ſympathie, & de la proportió qu'il y a entre les vns, & de l'antipathie & diſproportió qu'il y a pareillement entre les autres ? Eſt-ce donc de merueille ſi les feux des Aſtres ſe conſeruent dans les Cieux comme dans leurs propres entrailles pluſtoſt que de les bruſler ? Mais

laissant à part (pour ne nous rendre par trop Critiques) vne infinité d'autres diuerses opinions nous nous contenterons d'estaler à present la nostre és choses qui nous semblent, mesmement les plus difficiles à rechercher, & les plus importantes à considerer sur ce sujet: & partant donc afin de nous expliquer auec plus de facilité, nous disons en suitte de ce que desia nous auons auancé de la nature des Cieux & de leurs Astres, que tout ainsi que les mers font continuellemẽt le circuit de tout le globe de la terre, que les sources superieures de cette liqueur ignée, roulent pareillemẽt sans cesse de l'vn iusques à l'autre pole des Cieux: mais en ce poinct differẽtes à la mer, que plus elles ont d'espace & de profondeur

elles en roulent auec plus d'impetuoſité, voila pourquoy leur courſe en eſt de beaucoup auſſi plus rapide, ſous l'Equateur que non pas prés des deux poles.

Et ne plus ne moins que nous voyons encore que lors qu'vne eau trouble impure & limonneuſe, eſtant portée bien auant iuſqu'au milieu d'vn fleuue rapide & violent, eſt enfin renuoyé du millieu de ce fleuue vers ſa riue auec l'eſcume, & & toute autre ſorte d'ordures. Ainſi les feux impurs & materiels qui viennent ſans ceſſe à monter en vapeurs, de ce bas element entrans par les deux poles comme par les deux principales portes du Ciel, & eſtans pouſſez bien auant dans le fleuue de ces feux Celeſtes par vne

file & ſuitte continuelle d'autres feux elementaires, ils ſont enfin renuoyez par les flots ondoyants du milieu de ce fleuue impetueux vers leurs poles, comme vers leurs riues ordinaires.

Et tout ainſi que la mer venant à s'eſcouler par diuers conduits de la terre, en fleuues & en fontaines à meſure qu'elle ſe diminuë d'vn coſté par le moyen des fleuues & des fontaines qui en ſortent, elle s'augmente auſſi de l'autre coſté, par le moyen de tout autant d'autres fleuues & fontaines qui viennent à rentrer en icelle. Pareillement auſſi la mer de ces feux celeſtes & liquides, venant à rejalir ou pluſtoſt à precipiter en bas ſes rayons par les conduits des Aſtres & des Eſtoilles, comme par tout autant de

de fleuues & de fontaines elle ne manque pas à mesure qu'elle vient à se diminuer par ses influances astrales, de s'augmenter aussi d'ailleurs par vn pareil & semblable renfort de feux elementaires, qui remontent vers elle par les deux grandes portes du Ciel.

Par ainsi comme la mer inferieure demeure tousiours en sa plenitude, cette superieure en fait aussi de mesmes, donc il aduient que le poids & l'efficace de ses feux qui excitent le mouuement du Ciel, estant par ce moyen tousiours égaux, ces mouuements du Ciel sont tousiours aussi pareillement égaux: Car les poles ne reçoiuent pas plus de feux inferieurs que les Astres n'en renuoyent de superieurs, &

chaque corps de Planette, a ſans doute comme de conduits par où la ſource de tous ces feux puiſſe entrer & ſortir, & comme ſes reſeruoirs au dedans pour y eſtre pareillement continué, comme la chaleur vitale dans noſtre cœur, ſi bien que ces corps aſtrals ſemblét en quelque façon prendre de nouriture, comme font les plantes en reparant d'vn coſté la ſubſtance qu'elles perdent de l'autre, & ſi ne ſe communiquent pas moins leurs feux des vns aux autres, que font nos membres leur naturelle chaleur entr'eux.

Toutesfois nous auons à remarquer icy comme pour la clef de noſtre principale intelligence ſur les plus grandes difficultez de ce traitté; que cette matiere

ignée qui entre par les portes du Ciel, n'eſt pas auſſi toſt rejettée par les conduits des Eſtoilles & des Planettes, comme elle y a eſté receuë: Car apres y auoir fait ſon entrée par de diuers eſtroits, comme l'aliment dans noſtre eſtomach, elle s'y cuit & digere long-temps auparauant, & par cette digeſtion il s'en fait, comme de l'aliment digeré par l'eſtomach, vne ſeparation de l'heterogene & du ſimilaire, pour le dire plus clairement vn triage du pur & de l'impur de toutes ſes diuerſes parties. D'où vient que tout l'eſpace dãs lequel les Eſtoilles dardent par vne continuelle emiſſion, leurs feux eſtans neceſſairement occupé, il s'enſuit qu'il faut neceſſairement que les vnes & les autres parties, qui re-

ſtent de ce triage , ſoient renuoyées au de là de cet eſpace. Mais les vnes plus & les autres moins loing ſuiuant la proportion de leur pureté & impureté, ou de leur ſubtilité & peſanteur: Car tant plus les choſes craſſes & maſſiues requierent vn large paſſage tant plus ſont elles empeſchées de paſſer, & tant plus ſont elles au contraire ſubtiles & deliées, tant moins ſont elles auſſi par conſequent empeſchées de paſſer à trauers les corps poreux & tranſmuables, ſi bien qu'il n'y a que les ſubtils rayons du corps des Aſtres & des Eſtoilles qui puiſſent paruenir iuſques à nous. De là vient auſſi la raiſon pourquoy les plus ſçauants attribuent à la Planette de Saturne (par ce qu'ils luy font occuper la plus

haute region du firmament) vne nature plus terreſtre, & par conſequent plus froide & plus ſeiche qu'à la Planette de ſon fils Iupiter, à laquelle ils attribuent la ſeconde region, & par conſequent vne nature plus chaude, qu'à celle de ſon pere Saturne, comme ils attribuēt pareillemēt en ſuitte à la Planette de Mars, vne nature encore plus chaude qu'à celle de Iupiter, par ce qu'ils luy donnent ſa place en la troiſieſme region : Ainſi eſtabliſſent ils le temperament de tous les autres Planettes, ſelon le temperament de la region qu'ils leurs aſſignent.

C'eſt pourquoy ne plus ne moins que nous voyons que l'aliment apres auoir eſté cuit, & digeré dans le ventric ule, venan

à s'escouler par les insteſtins, il reçoit vne ſeconde digeſtion apres la ſeparation de ſes feces, & eſtant deuenu chyle il eſt encores porté dans le foye par les veines Meſaraïques pour y receuoir encor vne plus parfaite digeſtion, afin qu'apres auoir renduës toutes ſes parties plus pures & nutritiues, chacune en puiſſe plus facilement tendre à ſa propre region: Ainſi iugeons nous que tous les feux elementaires & impurs qui montent par les poles du Ciel, doiuent pareillement paſſer par diuers Planettes, comme par diuers eſtomachs afin d'eſtre dautant mieux digerez & purifiez, pour eſtre derechef influez par les Aſtres ſur la terre.

De rapporter icy la comparai-

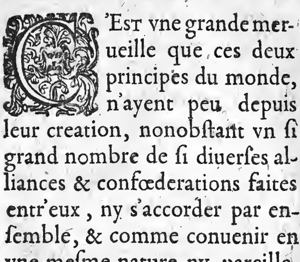
ſon qu'on fait ordinairement des ſept Planettes du Ciel, auec les ſept principales parties du corps humain, ce ne ſeroit que mettre ſur vn nouueau chant vne vieille chanſon. C'eſt pourquoy paſſant touſiours aux choſes qui nous ſemblent les plus difficiles: Il eſt à remarquer que les Planettes participent tous d'vne nature lucide & ignée, & qu'ils ne peuuent eſtre dits ny froids ny ſecs, ny humides, ny malins, &c. qu'au reſpect tant de leurs diuerſes concoctions que ſituations, proportions & tels autres accidens, comme par exemple l'on donne à la Planette de Saturne, vne nature terreſtre (bien que nous l'eſtimions plus chaude que les ſuiuants) d'autant que les parties plus craſſes

& terrestres, venans de la digestion des Estoilles, s'y arrestent iusques à ce qu'elles en aïet encor faicte vne plus exacte digestion pour les renuoyer plus loing : outre les impuretez qu'elle reçoit de la digestion faicte par le Planette du second estage : Toutesfois comme ce Planette de Saturne est le plus haut, sa reuolution en est aussi plus viste, d'où vient qu'il fait le renuoy de ces feux impurs, bien plus loing que les autres Planettes, comme tous les autres Planettes, ont en suitte plus de puissance & de domination sur les corps inferieurs que les Estoilles qu'on appelle fixes, à cause de leur mouuement qui est fort violent & rapide. Bref pour acheuer de nous expliquer briefue-

ment, & pour faire entendre en peu de mots, comme ces feux ſuperieurs ſe meſlent diuerſement, paſſent par diuers eſtages, reçoiuent diuerſes digeſtions, & le tout par vne longueur de temps auant de redeſcendre ſur terre, conſiderez ie vous prie par combien de diuers corps, & par combien de ſortes de meſlanges à diuers plis & replis, il faut qu'ils paſſent auant de ſe pouuoir tout à faict detacher pour monter au Ciel, &c.

EXAMEN GENERAL *de la Sympathie, & de l'Antipathie des choſes naturelles.*

Chapitre VI.



C'Est vne grande merueille que ces deux principes du monde, n'ayent peu depuis leur creation, nonobſtant vn ſi grand nombre de ſi diuerſes alliances & confœderations faites entr'eux, ny s'accorder par enſemble, & comme conuenir en vne meſme nature ny pareillement auſſi (nonobſtant leur naturelle diſcorde) ſe deſtruire l'vn l'autre ou ſe deſunir & ſe ſeparer

ſeulement. Mais que tout au contraire chacun d'eux ait par vne commune propagation taſché de multiplier les degrez de ſa race & de ſa genealogie (comme deux diuers chefs de familles) ſelon la meſure de ſa particuliere conſtitution, tant pour ſe conſeruer entre leurs ſemblables, que pour ſe deffendre à l'encontre de leurs diſſemblables. Ne plus ne moins que nous voyons en la guerre de deux contraires partis, que leurs ſoldats ſe trouuant tres-tous engagez dans la meſlée, taſchent d'exercer leur valeur en combattant les vns & les autres, tant pour ſe ralier à leur party, que pour ſe deffendre à leurs parties, tantoſt ſeul à ſeul, deux contre trois, ſix contre deux, & tantoſt les vns & les

autres ou vainqueurs, ou vaincus, selon qu'ils se trouuent plus ou moins forts pressez ou secourus. Si bien que c'est icy la source, le fondement ou la principale cause de la Sympathie & de l'Antipathie, & par consequent de la generation & de la corruption, de la conseruation & de la destruction qui se font en toutes les choses naturelles, comme nous essayerons de le monstrer en l'explication de quelques vns des plus rares & des plus profonds mysteres de la nature, apres auoir succinctement examiné l'opinion de beaucoup de grands Philosophes sur ce sujet. Desquels vne partie voyant vn si grand consentement, qu'il y a parmy les choses naturelles, qu'elles ne peuuent

que fort difficilement ſe ſeparer, combien que contraires, ont ſouſtenu pour toute raiſon que c'eſt pour euiter le vuide en la nature, par exemple ils ont accouſtumé de nous alleguer l'experience, comme l'eau ne peut entrer au dedans, ny meſme ſortir au dehors d'vn arrouſoir par ſes diuers pertuis d'embas contre ſon inclination naturelle, pourueu que celuy d'enhaut ſoit bien bouché : Car diſent-ils ſi d'auanture l'eau ſe laiſſoit tomber par les trous d'en bas quoy qu'ouuerts, celuy d'en haut n'eſtant pas pareillement ouuert, pour donner moyen à l'air d'y entrer, afin de pouuoir occuper la place de toute l'eau qui en ſortiroit, infailliblement que le lieu de l'eau qui en ſeroit ſortie reſteroit vuide,

Mais dautant que toute la nature abhorre generalement le vuide, c'est pour cette consideration que l'eau se retient icy contre sa naturelle pesanteur, de choir en bas.

Pour à quoy respondre nous disons premierement combien que la nature ne puisse souffrir le vuide, qu'il ne s'ensuit pas qu'il soit pour cela la cause de la Sympathie & de l'Antipathie, qui sont entre les choses naturelles, ny pareillement la cause qui fait que l'eau soit empeschée d'entrer par les trous d'en bas de l'arrousoir, celuy d'enhaut estant fermé par ce que tout l'espace interne de l'arrousoir estant remply & preoccupé du corps de l'air, qui ne pouuant sortir par le trou d'enhaut, à cause qu'il est fermé

pour faire place au corps de l'eau, il s'ensuit de-là necessairement qu'il l'empesche d'y pouuoir entrer tandis qu'il y est, ou bien autrement il faudroit qu'il se fit penetration de deux corps, sans aucun degré d'augmentation, ou qu'il arriuât qu'vn lieu qui n'est capable de contenir qu'vn corps, fut capable d'en pouuoir contenir deux, ce qui ne se peut pour estre manifestemẽt contradictoire, que si l'air trouue de l'ouuerture pour sortir à mesure qu'il se sent chassé de l'eau, il en sort & ne cede à son nouueau successeur, qu'autant de place qu'il en quitte seulement, il aduient pareillement aussi que l'eau estant enfermée dans la concauité de l'arrousoir, ne peut pas sortir si le trou d'enhaut est bouché, par ce que l'air superieur ne la peut pas par

ce moyen pousser en bas, pour la faire couler vers son centre, outre que l'air circonuoisin d'en bas la tient incessamment repercutée dans l'arrousoir, & par sa contiguité luy bouche les trous pour empescher la diuision de ses parties: De là vient que si l'eau ne sort point de l'arrousoir, ce n'est que par ce quelle est empeschée seulement. Mais que diront-ils de celle que nous voyons le plus souuent suspenduë en haut dans vne nuée, est-ce pour empescher le vuide de la nuée, qu'elle y demeure quelquesfois long-temps auant que de retomber en pluye? j'adiouste qu'il faudroit qu'il y eut de la cognoissance entre toutes les choses, où il y auroit de la Sympathie, puis qu'elles n'agiroient à leur conte que par con-

ſideration, & par ainſi qu'vne goutte d'eau, qu'vn poinct de terre, qu'vne eſtincelle de feu, & que la moindre aſpiration de l'air euſſent de la cognoiſſance, puis qu'elles ont de la Sympathie & de l'Antipathie par enſemble. Qui plus eſt il s'enſuiuroit encore de là que les choſes inſenſibles, pour auoir plus de Sympathie, deuroient auoir auſſi plus de cognoiſſance de toutes leurs actiõs que non pas meſmes celles qui ſont ſenſibles. Mais poſé le cas encore que ces diuerſes natures ſe peuſſent facillement deſunir, & renoncer à toute ſorte de Sympathie, s'enſuiuroit-il pour cela qu'il y peut interceder entr'eux du vuide? puis qu'il n'y a rien qui ne ſoit contigu en toute la nature. Finallement j'adiouſte que ce

n'eſt pas vne raiſon generale comme celle qu'ils nous aſſignent icy, mais vne cauſe particuliere efficiente & materielle, que nous cherchons en l'examen de ceſte propoſition.

Quelques autres diſent en ſuitte que cette Sympathie & Antipathie, ne ſe fait que par vn inſtinct que la nature donne à chaque choſe naturelle, d'agir en la meſme façon & de meſme biais que nous voyons qu'elle agit. Mais ce n'eſt pas reſpondre encore à la demãde, ny monſtrer le iour ou la lumiere à qui demande de la clarté. Cependant nous diſons puis que cét inſtinct doit eſtre en diuerſes natures, qu'il faut qu'il y ait par conſequent, ou tout autãt de diuers inſtincts que de diuerſes natures, & partant

nous leur en demandons icy la diſtinction, & la deffinition tout enſemble : ou que cét inſtinct ſoit le meſme en toutes les choſes qui ont de la Sympathie & de l'Antipathie par enſemble, & partant il faut qu'il ſoit leur cauſe vniuerſelle, laquelle ne pouuant pas par conſequent determiner aucun effect particulier, ne peut pas ainſi pareillement ſatisfaire à noſtre demãde.

Quelques autres diſent encore que les parties d'vn mixte agiſſent bien ſouuent contre leur naturelle inclination pour le conſentement qu'elles ont auec leur tout : Mais comment cela ſe peut il faire puis qu'elles ne peuuent point auoir du conſentement ny de la Sympathie auec leur tout, que par le cõmerce & le rapport

qu'elles ont auec ce tout, en agiſſant ſelon leur nature, comme par exemple (diſent-ils) quand l'homme vient à leuer le bras en haut, que c'eſt vn mouuement contraire aux parties terreſtres, & peſantes du bras: mais que pourtant elles ſe leuent en haut non entant qu'elles ſont terreſtres & peſantes, mais entant qu'elles ont du conſentement auec leur tout qui eſt l'homme: Mais quelle apparence de fondement y a il encor en cette opinion, que la chair, les os, les cartilages, & telles autres parties du bras, qui ſont d'elles-meſmes peſantes & inſenſibles, ayent cette prudence de renoncer à leur naturelle inclination, qui eſt de tendre en bas, pour obeïr & complaire au mouuement de leur

tout? D'où leur vient cette nouuelle consideration politique d'abandonner leur interest particulier pour seruir au public? Disons cependant pour leur respondre plus serieusement que quand les parties pesantes sont esleuées en haut, que c'est plustost de force que de gré pour elles, dautant que cette esleuation ne se faict qu'entant quelles sont predominées par les esprits qui les enleuent, & qu'entant que la force des esprits se trouue plus grande que la leur, pour les rendre ployables à la phantasie de l'animal, qui en est la faculté motrice. Qu'il ne soit vray, l'experience nous apprend que quand ces esprits ou cette chaleur naturelle viennent vne fois à s'afoiblir, ou par dissipation ou par compression, &

que les parties froides & terrestres viennent à predominer par vn ſenſible aduantage, comme en la paralyſie ou en la retraction des nerfs, qu'alors malgré la faculté motrice & la volonté de l'animal, ſon bras venant à pencher en bas, par ſa peſanteur il vient à faire pencher auſſi la partie reſtante de ces eſprits, qui ſouloient l'eſleuer auparauant: Voila donc comment par cette reigle de neceſſité, les parties quoy que diuerſes, obeïſſent contre leur naturelle inclination, à la forme du total, pour entretenir la Sympathie qu'elles ont auec luy.

Quelques autres veulent d'ailleurs que la Sympathie & l'Antipathie ſe faſſent par le moyen de certaines qualitez, qu'ils appel-

lent ſpirituelles ou eſpeces intentionelles, mais dautant que nous les auons autresfois refutées dás noſtre *œconomie ſur le traitté de la veuë*, nous nous contenterons icy d'en cotter l'endroit au Lecteur.

Bref pluſieurs autres tres ſçauants perſonnages, ayans mieux viſé que les precedents ont iugé plus droictement, que la Sympathie ſe faiſoit d'vn ſemblable par l'attraction de ſon ſemblable, comme l'Antipathie pareillement d'vn contraire, par le repouſſement de ſon contraire, mais auec cette diſtinction pourtant que les vns ont opiné, que le ſemblable ſe mouuoit vers ſon ſemblable, comme vers ſon lieu propre & naturel, pour en eſtre conſerué. Les autres ont eſtimé

que cette attraction de sembla-bles se faisoit par alteration de substance, les autres sans altera-ration, les autres tantost par le moyen de toute la substance, & tantost par le moyen de sa similitude ou de sa semblance.

Et finallement ceux qui m'ont semblé le mieux rencontrer en l'explication de cete Sympathie, ont jugé qu'elle se faisoit par vne attraction, auec attouchement de fluxions corporelles & reciproques. Toutesfois voulant en suitte donner la raison pourquoy l'Heliotrope & le safran, se tournent vers le Soleil : C'est disent-ils à cause de leur humidité, ausquels nous respondons que ce n'est donc pas par de semblables fluxions, que cette attraction se fait ainsi comme ils veu-

lent;attendu qu'il y a vne grande disconuenance, & disproportion entre les rayons du Soleil & l'humidité de ces deux plantes, comme chacun peut aisement voir, il est bien vray que l'humidité peut rendre ces deux plantes capables pour estre flechies, mais si tost du costé dextre que du senestre, mesme au lieu de les faire tourner vers le Soleil, elle les feroit plustost necessairement pencher continuellement en bas, tant à raison de sa naturelle pesanteur, qu'à raison de ce lieu inferieur, conuenable à sa nature. Ioinct que tous les autres simples qui auroient autant ou plus d'humidité, deuroient à leur conte indifferamment tourner aussi vers le Soleil. Ce n'est donc pas l'humidité (si ie ne me trompe)

mais la chaleur interne de ces deux plantes, qui se laisse doucement attirer par les rayons du Soleil, lesquels apres auoir essuyé la trop grande humidité dont la fraischeur de la nuict precedente les auoit arousées. Leur chaleur interne venant à s'esueiller en suitte, monte de la racine par le long du tuyau, comme vne douce vapeur & en s'espendant sur toutes leurs fueilles elle les dilate & les esparpille, & finallement voulant & ne pouuant suiure les rayons du Soleil, soit que leur humidité pour n'estre assez digerée l'en empesche, soit que ces rayons solaires, en rebroussant leur chemin sur le soir l'abandonnent trop tost, il arriue qu'elle vient à faire aisement pencher par son effort le sommet de ces

plantes, du costé de sa visée & de son inclination naturelle vers le Soleil.

Finallement les mesmes Autheurs ont encore estimé que tous les corps secs attirẽt l'humidité, non entãt qu'ils sont poreux mais entant qu'ils restent priuez de leur humide naturel, comme par exemple ils disent que la chaux estant outre mesure desseichée, par la calcination du feu vient à tirer & à boire subitemẽt par ce moyen vne grande quantité d'eau. Mais outre qu'ils se contrarient icy manifestement de dire que les corps secs attirent les humides, qui vaut autant que s'ils disoient que les contraires attirent les cõtraires, apres auoir cy-deuant dit que les semblables attirent les semblables: Com-

ment prouueront-ils qu'vn contraire puiſſe attirer ſon contraire ? Que ſi le ſec pouuoit attirer l'humide ſans doute que l'humide pourroit pareillement attirer le ſec; Ce qui ſe monſtre tout à fait contraire à l'experience & à la raiſon. Car ne faut-il pas qu'il y ait neceſſairement de la conuenance, & du rapport entre les choſes qui s'attirent & s'vniſſent par enſemble ? Mais qu'elle conuenance ou quel rapport peuuēt auoir pour s'attirer & s'vnir par enſemble, les choſes qui doiuent eſtre d'vne nature cōtraire. Toutesfois quand il ſeroit bien ainſi qu'elles auroient du rapport par enſemble, quelle action ou quel mouuement peuuent-ils attribuer à la ſiccité, veu que de ſa propre nature, elle reſiſte au

mouuement, & mesmes l'empesche aux choses qui sont le plus mobiles toutes les fois qu'elle vient à les predominer par vn sensible aduantage.

Quant à l'exemple qu'ils nous ont allegué de la chaux, disons leur que bien qu'elle soit grandement seiche & poreuse, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle attire à soy l'eau, ny qu'elle la boiue subitement comme ils nous voudroiét faire accroire; Mais bien tout au contraire, que ce peu d'humidité qui reste encore dans la chaux, & qui en fait mesme la liaison si tost que quelque secours d'humidité luy suruient, elle vient à se detascher vistement tant pour se joindre à ladite humidité comme à son semblable, que pour fuir pareillemét le sec & le chaud

de la chaux, comme ſes parties aduerſes. Nous voyons ſouuent l'experience d'vn pareil effect en diuerſes calcinations de matiere ſeiche & ſolide, laquelle apres auoir eſté tres-bien eſchauffée venant à verſer incontinent en ſuitte de l'eau ou quelque autre liqueur par deſſus, l'humidité qui reſte dans la matiere ſe ſentant perſecutée par la violence du feu, abandonne librement les parties de ladite matiere, pour s'vnir à cette humidité qu'on luy donne. De-là vient que ladite matiere en demeure plus parfaitement calcinée. Semblablement auſſi le feu qui reſtoit comme empriſonné entre le corps de la chaux & de ladite humidité, ſort pareillement auſſi-toſt que cette humidité commence à luy

donner ouuerture en ſe relaſchant. Nous n'aurions iamais acheué, s'il nous falloit icy refuter vne infinité d'autres opinions que diuers Autheurs ont tenu ſur ce ſujet, parquoy nous contentans d'auoir comme en paſſant examiné celles que nous tenions pour les principales, nous viendrons maintenant à rechercher & à examiner tout enſemble, quelques vns des plus diuers & des plus particuliers effects de la nature ſelon noſtre promeſſe.

DE LA CAVSE DV FLVS & reflus de la mer, & des diuers excez des fiéures.

CHAPITRE VII.



A plus grand part des Philosophes Anciens, ayant remarqué parmy leurs obseruatiōs naturelles, que la Lune auoit pl9 de dominatiō que les autres Astres, sur toute sorte de corps humides qui leur sont inferieurs, mais principalement sur la mer, ils ont de-là sans doute pris occasion d'inferer qu'elle deuoit estre aussi la seule cause efficiente de son flus & reflus.

Toutesfois

Toutesfois il faudroit pour nous le persuader qu'ils nous fournissent de bien plus concluantes raisons qu'ils ne font pas : Car s'il estoit vray que le flus de la mer suiuit les mouuemẽts de la Lune comme ils veulent, pourquoy ne continueroit-il pas de les suiure tousiours ? Parce disent-ils que les bords de la mer l'empeschent de passer outre : mais comment le peuuent-ils empescher, s'ils ne sont pas plus esleuez que le lict de la mer mesmes? Ou bien pourquoy ne s'arreste il pas sur ses bords, s'il ne les peut outrepasser plustost que de luy tourner le dos par son reflus? Est-ce qu'il y ait double philtre en la Lune, l'vn pour se faire aymer du flus, & l'autre pour se faire haïr du reflus de la mer? C'est par ce disent-

ils encore que ce flus ne pouuant ſuiure les mouuements de la Lune plus loin, il appete comme les autres choſes naturelles, de s'en retourner par ſon reflus vers le milieu de la mer, qui eſt ſon centre & ſon lieu naturel : Mais les Nautonniers ont ſouuent appris par experience que la mer ſe trouue touſiours moins profonde en ſon milieu qu'en ſes coſtez, ſi bien qu'à leur calcul elle ne peut pas refluer vers ſon milieu comme vers ſon centre : Mais poſé que la choſe ſoit ainſi comme ils veulent, d'où vient qu'eſtant remiſe dans ſon centre, elle recourt encore vers ſes bords, comme on tient que l'Euripe fait iuſqu'à la ſeptieſme fois par iour? Qui eſt cet autre puiſſant moteur qui la puiſſe faire ſi viſte reſſor-

tir hors de son centre & de son lieu natal, puis que ce ne peut plus estre la Lune? Car en auançant ou reculant tousiours à son ordinaire, & par ce moyen augmentant ou diminuant pareillement la force de ses influences, il s'ensuit qu'elles ne sont plus au poinct qui auoit desia causé son premier flus? Et d'où vient encore que toutes les mers n'ont pas leur flus & leur reflus comme il faudroit, si la Lune en estoit la seule cause efficiente, puis qu'elle a pareille iurisdicton sur toutes?

Cependant puis qu'ils ne nous peuuent donner que d'imaginaires satisfactions en leur responſe, nous considererons sans nous amuser dauantage à leur faire d'autres objections sur ce sujet, que ne plus ne moins que l'expe-

rience ordinaire nous apprend à chacun que toute nostre plus grande chaleur se trouuant dispersée, durant les chaleurs de l'esté par tout nostre corps, se retire au sentiment des froideurs de l'hiuer, de l'extremité de nos membres vers nos reins comme vers son centre, à raison dequoy nous digerons aussi mieux en ce temps-là qu'en esté, qu'ainsi plusieurs & diuers fleuues qui portẽt de tous costez quãtité d'eaux froides dans la mer venant à s'en descharger vers son riuage, sur ses parties extremes il arriue que tous ses esprits ou ses vapeurs ignées en se ramassant & se retirant de tous costez, tendent vers le milieu de la mer comme vers leur centre, & quand par leur cõgregation elles ont acquis vne

plus grande vigueur, c'est alors que par leur rarefaction elles la font enfler: D'où vient que l'eau qui s'en trouue la plus pressée pour mieux deffendre de tous costez la diuision de ses parties à l'encontre de ces vapeurs ignées, elle prend par ce moyen en s'esleuant vne forme ronde, tout ainsi comme nous voyons que celle dont on remplit vn verre, vient à s'entasser le plus qu'elle peut au dedans mesmes iusqu'à surmonter par dessus ses bords auant que de s'espandre, par ainsi toutes ces vapeurs ignées s'estans concentrées au milieu de la mer, & y ayant augmenté leurs forces en s'eschauffant s'irritent tout de mesmes comme fait ordinairement vne matiere febricitante dans le corps humain, puis ve-

nant comme par vne ébullition à se dilater, & à repousser par le moyen de cette dilatation quantité de flots d'eau, qui s'entre-poussant pareillement en suitte les vns les autres à mesure qu'ils sont eux mesmes poussez, ils arriuent finallement par vn flus continuel iusques au bord de la mer, ne plus ne moins que l'excez d'vne fiéure chaude, se porte du cœur iusqu'aux extremes parties de nostre corps. Toutesfois comme nous experimentõs que la chaleur de la fiéure s'estant exhalée ou dissipée, l'accez en est differé iusqu'à ce que l'humeur peccante estant cuitte, ou pour mieux dire corrompuë par la chaleur restante du cœur, il se fasse surcroit de cette chaleur, & par consequent vn second excez

de fiéure. Tout de mesmes ces vapeurs ignées de la mer, se trouuans en partie exhalées par leur ebullition ; en partie dispersées par leur debordement dans ce vaste corps de la mer, & en partie opprimées, & comme englouties par la multitude de ses eaux, il arriue que leur reflus en est pareillement differé iusqu'à ce que les parties extremes de la mer, & la fraischeur de ses eaux, ioincte au secours de la froideur des fleuues & des fontaines, qui se deschargent continuellement sur ses bords, viennent à les reprimer & à les repousser derechef vers le milieu de la mer comme vers leur cœur, où trouuans encore quelques restes de leur premiere vigueur l'augmentent par ce nouueau

surcroist de leurs forces auec le secours assiduel qui leur arriue de la vertu du Soleil & des autres Astres, de l'air, de la terre & de tous les costez; Si bien qu'en redoublant par ce moyen leur premier mouuement, elles se dilatẽt derechef, & en repoussant les eaux par leur dilatation, causent pareillement en suitte le reflus comme nous voyons au battement reciproque de l'artere, dont le dyastole se fait par la chaleur du cœur, qui repousse la froideur aux parties extremes, & le systole par la froideur des parties extremes, qui repousse pareillement la chaleur vers le cœur. Toutesfois ce combat reciproque du chaud & du froid, qui cause le flus & reflus de la mer se termine en bien peu de temps, à

cause d'vne grande inegalité, qui fait que celuy-là se trouue bientost surmonté de celuy-cy, mesme il arriue bien souuent que ce combat se commence & se termine sans vn manifeste mouuement. C'est pourquoy nous ne voyons pas que la mer ait tousiours, ny par tout son flus & reflus, non plus que nous ne voyōs pas qu'il tōne tousiours, ny à toutes les fois que les esclairs s'eschapent d'vne nuée, principalement quand elle se trouue assez lasche pour leur donner issuë, car comme l'eau s'escoule si doucement qu'elle semble mesmes dormir estant dans vne couche fort large, mais que tout au contraire elle roule auec vne grande impetuosité, se trouuant dans vne couche estroitte, le mesme

cas eſchet au flus de la mer pour nous le rendre plus ou moins apparent. Et c'eſt auſſi pourquoy dans la Mediterranée il ſe trouue bien plus foible qu'en l'Adriatique, à cauſe de ſon plus grand eſpace. Car il eſt aſſez aiſé de voir que quand le vent ſouffle entre deux eſtroittes murailles qu'ainſi pareillement quand les premieres vagues d'eau qui viennent a eſtre meües & pouſſées dans vne vaſte & ſpacieuſe mer par ces vagues ignées, meuuét & pouſſent moins encore les ſecondes qu'elles n'ont eſté pouſſées elles meſmes, & les ſecondes pouſſent moins encore les troiſieſmes qu'elles n'ont eſté pouſſées des premieres; attendu qu'ayant de l'eſpace pour s'eſtendre à meſure qu'elles ſe pouſſent, leur mou-

uement vient auſſi par conſequent à s'affoiblir d'vne inſtance en vne autre.

Cependant il eſt encor à remarquer icy, que la trop grande froideur & la trop grande chaleur ſont capables d'empeſcher qu'il ne ſe faſſe point de flus ny reflus en la mer. Tout ainſi que la fonction des eſprits aux animaux, vient pareillement à ceſſer ou par leur diſſipation qui ſe fait à cauſe d'vne trop grande dilatation des pores, ou par leur ſuffocation, qui vient d'vne trop grande compreſſion. Qu'ainſi ces eſprits maritimes eſtans empeſchez, ou par vne trop grande froideur du lieu, ou diſſipez & euaporez par la violence des rayons du Soleil, il ne ſe fait point de flus ny d'inondation en

la mer. Et croy que c'eſt pour cette raiſon ſi ie ne me trompe qu'il n'y a point de flus & reflus dans la mer qui paſſe ſous l'Equateur à cauſe de ſa trop grande chaleur, non plus que dãs le grand Ocean, qu'õ appelle la mer pacifique qui va d'Orient en Occident, tant à cauſe d'vne tres-grande amplitude de lieux qu'elle occupe, qu'à cauſe d'vne tres-grãde multitude de fontaines, de fleuues & de riuieres fort froides, qu'on nous apprend qu'elle reçoit du coſté d'Orient par deſſus les autres mers. Mais on tient tout au contraire que l'Euripe redouble iuſqu'à ſept fois le iour, ſon flus & reflus. Que s'il eſt vray que cela ſoit, & que la nature du lieu ſoit encore telle qu'on nous la deſcrit, j'oſerois bien de là croire

qu'il a tant au regard du lict fort estroit qu'il occupe, qu'au regard de l'aspect des Astres, vne grande disposition à receuoir vn flus frequent & violent, lequel à mesure qu'il s'engouffre dans vn destroit, qu'il choque d'abord fort rudement suiuant l'impetuosité de sa course, si bien que ce destroict vient à le repousser pareillement dautant plus loing que plus rudement il en a esté choqué: tout ainsi à peu prés que nous voyons que plus vn estœuf frappe rudemét contre vne muraille, qu'il en est aussi bien plus loing renuoyé de la muraille; par ainsi l'Euripe continuant de pousser tousiours son flus dans ce destroit continuë de le repousser aussi pareillement: de là vient que l'Euripe acheuant de faire

son flus à la septiesme fois qu'il choque ce destroict, il arriue par consequent que son reflus s'acheue pareillement à la septiesme fois, que ce mesme destroict en fait le renuoy. Mais pour monstrer plus clairement encore que la diuerse situation des lieux, & la diuerse disposition des matieres, doiuent estre tenuës pour vne plus principale, & plus particuliere cause du flus & du reflus que non pas l'aspect de la Lune, & de tous les autres Astres. Considerez comme la mer ne reçoit en quelques endroicts son flus qu'en la pleine Lune, & en d'autres endroits qu'en la nouuelle Lune seulement, & que cela ne peut estre sans doute qu'à cause qu'il y doit auoir vne telle proportion entre les vns & les

autres de ces diuers endroits, que de l'endroit d'où le flus sort en pleine Lune, le flus soit porté au mesme endroit où bien proche ce lieu, duquel pareillement le flus de la mer est excité en la nouuelle Lune. Or le flus qui se fait en la pleine Lune arriue ne plus ne moins qu'vne ebullition de sang au corps humain, qui vient à repousser vers l'extremité des veines, tout ce qu'il y a de grossier & d'impur en iceluy, pareillement aussi comme nous voyós qu'en la nature des fiéures ou d'autres semblables corruptions, la chaleur naturelle ayant repoussé les humeurs ou corrompuës, ou qui n'estoient pas encor assez cuittes vers les parties extremes du corps, elles s'y eschauffent encore, s'irritent & fi-

nallement enflamment par mesme moyen la partie qui se trouue affectée, qu'ainsi en arriue-il d'vne grande quantité de feces que l'ebullition & le rengorgemét de la mer, renuoyée vers ses extremitez, qui sont puis apres comme le ferment & le leuain d'vne nouuelle émotió de la mer: Car apres auoir esté portées en ces parties extremes, elles s'y ioignent auec d'autres de mesme nature, lesquelles ayant ensemblement par vn space de temps pris de forces suffisantes par les esprits qui s'introduisent en icelles, elles fermentent derechef la mer pour causer de reciproques mouuements en la nouuelle Lune: Tellement que ce que le flus de la pleine Lune peut auoir auancé, pour repousser de çà de là ces

là ces feces, ces mesmes feces rapportent alternatiuement vn contre-flus en la nouuelle Lune: Tout de mesmes en fait par apres l'autre flus consecutiuemét en la pleine Lune.

De là vient que nos Medecins pour n'auoir pas bien examiné la nature des maladies aiguës & des fiéures continuës du corps humain, non plus que la nature du flus & du reflus de la mer, ils ont attribué la cause de l'vne & de l'autre au mouuement de la Lune, & particulierement celle de l'accroissemét des fiéures aiguës, iusqu'au septiesme iour de son Croissant. Mais il me semble qu'il faudroit pour donner quelque couleur de vray-semblant à leur opinion que cet accroissement, n'arriuât qu'aux seules

maladies, qui naiſſent au premier quartier de la Lune. Cependant l'experience iournaliere n'apprend qu'à trop de perſonnes, & peut eſtre dés maintenant à leur grãd regret que l'accroiſſement de telles maladies pour ſi ſemblables qu'elles ſoient peut arriuer en tout temps, & en tous quartiers de la Lune. Ioinct que ſi leur opinion deuoit encore auoir ſon lieu, ne s'enſuiuroit il pas par leur conſequence qu'au décours de la Lune, leſdites maladies deuroient pareillement decroiſtre au lieu qu'elles s'augmentent le plus ſouuent? Car en cela conſiſte toute la force de l'influxion lunaire (ſi bien ils la comprennent) que les choſes qui prennent leur changement d'elle, ſe changent auſſi pareille-

ment auec elle, & partant respondons leur briefuement; afin de passer outre, que c'est plustost ou la trop grande quantité, ou la trop maligne qualité de la matiere peccante, ou l'infirmité de la nature du malade, & tels autres accidens, qui requierent tout ce temps-là, & quelquesfois dauantage pour en faire la concoction & l'expulsion.

GENERALE RECHERche de la Sympathie, & de l'Antipathie qui se trouue entre les Elemens, les metaux, les mineraux, les vegetaux, les animaux, & les Esprits.

CHAPITRE VIII.

Omme ainsi soit qu'il n'entre aucune petite parcelle dans la composition des choses naturelles, qui ne doiue auoir selon la nature des principes que nous auons establis, sa Sympathie & son Antipathie auec quelque chose, il semble par consequent qu'il ne seroit pas moins superflu qu'impossi-

ble d'en vouloir icy faire vne particuliere recherche sur chasque particulier indiuidu, veu qu'ils sont infinis, & que la nature n'agit en eux que par de mesmes instruments, tant en ses plus viles & vulgaires comme en ses plus nobles & plus secrettes operations : C'est pourquoy nous nous contenterons d'en faire icy quelque brief recueil des plus signalez exemples que nous pourrons rencontrer en tous les diuers estages de la nature, apres auoir prealablement remarqué que l'action de la Sympathie requiert de necessité ces trois choses principalement, à sçauoir la faculté de l'agent, la disposition de la matiere, & l'application conuenable de l'vn auec l'autre; & que l'Antipathie requiert pa-

reillement tout le contraire. Comme nous voyons en l'exemple de l'Echo qui ne se fait que par le moyen d'vne forte prolation de voix qui en est l'agent, & laquelle ne peut estre portée que par vn certain endroit plustost que par vn autre, pour faire l'application conuenable auec quelque rocher creux ou soubsterrain, qui doit estre pareillement la matiere disposée pour en faire la repercussion. Quant à la repetition qui se fait des dernieres paroles plustost que des premieres, cela n'arriue qu'entant que les premieres paroles ayant esté desia repercutées, & s'en retournant par la mesme voye qu'elles estoient venuës, rencontrent les suiuantes qui ayans plus de force qu'elles, les détournent

ailleurs pour passer outre, si bien que celles-cy ne trouuant aucun empeschement à leur retour comme les premieres, elles reuiennent intelligiblement aussi, toutes entieres & auec pareil accent qu'elles auoient esté prononcées. Ainsi voyons nous que les cordes d'vnLuth qui sont egalement tendues, reçoiuent & renuoyent semblables circulations de l'air, & que tout au contraire celles qui le sont inegalement causent pareillement aussi de dissemblables circulations, ce qui fait que le resonnement d'vne seule corde pinsée en fait pareillement resonner vne autre, bien que distante, pourueu qu'elle soit egallement tenduë, mais non autrement, dautant qu'vne circulation empecheroit l'au-

tre, à cause du double mouuement qui cócourt en cette action à sçauoir l'vn par lequel la corde est poussée en auant vers les circulations de l'air, & l'autre par lequel l'air vient à estre repoussé en arriere, la corde venant à se remettre en son propre lieu. Tellement donc que si la premiere corde meuë en doit esmouuoir vne autre, il faut qu'il y ait necessairement entre l'vne & l'autre de ces deux cordes vne telle proportion que les circulations de l'air, qui poussent & qui font le mouuement au deuant, n'empechent point le mouuement que la corde fait en arriere. C'est pourquoy les seules cordes qui sont également tenduës, ayans cette proportion se peuuent aussi par consequent mouuoir les

vnes les autres ; Mais tout au contraire celles qui sont inegalemét tenduës, estant d'inegale proportion, ne se peuuent pas pareillement mouuoir les vnes les autres, par ce que pendant que le second mouuement se fait, qui est le retour de la corde de derriere, la circulation seconde luy vient au deuant, & s'empechent ainsi reciproquement l'vn l'autre : D'où vient qu'il ne se fait point de mouuement apres la premiere pulsation ou pinsemét de corde.

Quant aux diuerses natures qui se rencontrent en la composition de la poudre à canon, vrayment comme l'effect de leur Sympathie est admirable, le bruit de leur Antipathie n'en est pas moins espouuentable : Car

comme le feu du souphre se conjoinct aisement auec celuy du salpetre, tout de mesmes leurs autres deux principales natures qui sont extremement froides se conjoignent pareillement ensemble pour se deffendre à l'encontre de ces deux feux qu'ils estouffent auec l'air du charbon qui leur pourroit donner respiration, & tant plus fort en est l'assemblage tant plus impetueuse s'en trouue par apres la separation, mais quand par l'assistance exterieure de la moindre estincelle de feu, ces deux feux ainsi retenus prisonniers peuuent forcer & rompre leurs barrieres, & que l'air du charbon se sentant pressé d'autre costé principalement dans le destroict d'vn Canon, il presse & pousse tout ce qui

ſe rencontre deuant luy auec vn bruit eſclattant en ſortant du Canon. Qu'il ne ſoit ainſi, voyez quel merueilleux effect a l'air tout ſeul lequel eſtant enfermé dans vne canonniere entre deux tampons, à meſure qu'il ſe ſent pouſſé par le premier tampon, il vient à pouſſer le dernier ſi loin au de là de la canonniere, & auec vn tel eſclat qu'il ſeroit meſme incroyable à qui ne l'auroit veu. Mais ce qui me ſemble encor de bien plus admirable qu'il faſſe le meſme effect, eſtant attiré au dedans qu'il fait eſtant pouſſé au dehors d'vn Canon ou de quelque tuyau, pourueu que le bout d'en bas auec lequel ſe doit faire l'attractió vienne en eſtreciſſant, comme l'experience nous en eſt aſſez cognuë par l'vſage des Sy-

ringues : Car l'air qui est contrainct de sortir par le haut, il presse l'air qui luy est immediatement contigu, celuy-là vn autre, & l'autre encore vn autre, si bien que ne pouuant facillement entrer par le bout d'en bas de la Syringue s'il trempe dans l'eau, il arriue que venant à entrer de force & successiuement, à cause de l'empeschement de l'eau & du retrecissemét du bout du canon, il pousse l'eau qu'il rencontre vers le dedans, de la mesme façon qu'il l'en chasse par apres au dehors, se sentant luy-mesmes chassé par ledit baston de la Syringue, voyez comme il empesche en core qu'vn œuf ne puisse casser pour si fort qu'il soit pressé entre les mains par ses deux bouts, mais pour si peu

qu'il le soit par ses costez il s'esclatte facilement : Il est bien vray que ses deux bouts sont vn peu plus fermes que ses costez, tant par ce qu'ils viennent en pointe, qu'à cause que les parties extremes par où la nature finit, sont tousiours plus fermes & mieux coagulées que les autres, ce qui se remarque par les ongles qui viennent aux bouts des doigts tant des pieds que des mains aux animaux, & par la dureté ou l'aspreté qui se fait au bout des branches ou des fueilles des arbres, comme il se voit principalement en celles de l'hou & du buisson : Toutesfois cela ne seroit pas assez capable de faire vne si forte resistance en l'œuf, pour l'empescher d'estre cassé sans la resistance de l'air qui se

trouue tousiours enfermé entre le bout interne de la coque, & quelques pellicules qui la deffend contre la compression de la main, au lieu que toutes les autres parties de l'œuf n'estant premunies que de la glaire & du moyeu seulement, il aduient qu'elles cedent aussi à la moindre compression de la main.

Mais passant outre pour venir à ce que l'experience nous peut auoir autresfois appris touchant la Sympathie & l'Antipathie des metaux, nous disons que puis qu'ils s'entremeslent fort aisement à la fonte, qu'il est trescertain qu'ils ont aussi de la Sympathie par ensemble. Mais puis qu'ils se separent aussi d'ailleurs bien tost au ciment, à la coupelle, ou à l'incart, qu'il est encore tres-

certain qu'ils ont pareillement de l'Antipathie entr'eux : par exemple voyez comme dans la Coupelle le plomb ſe ſepare & fait ſeparer tous les autres metaux qui ſont impurs comme luy d'auec l'or & l'argent, comme apres auoir demeuré quelque temps à la fonte par enſemble le Mercure du plomb venant à ſe deſtacher le premier par la violence du feu comme eſtant auſſi le moins fixe, il s'enuole en fumée en detaſchant & faiſant pareillement enuoler par ſa Sympathie, le Mercure de tous les autres metaux imparfaits puis ſon ſouphre venant à ſe detaſcher en ſuitte de la terre, il detaſche auſſi pareillement le ſouphre des autres, leſquels ne pouuant par apres (pour n'auoir plus de

corps) resister à la violence du feu, ils se bruslent ou se reduisent en escume, & finallement son sel impur & terrestre en se separant & se meslant parmy les cendres de la Coupelle, il attire pareillement aussi les sels de tous ses semblables, ou les fait euaporer; Mais par ce que l'or & l'argent pour auoir leurs parties plus pures en sont plus fixes & mieux coagulés, & par consequent plus inseparables que tous les autres metaux, combien qu'ils soient cópofez d'aussi diuerses natures qu'eux, il arriue qu'ils n'abandonnent & ne perdent en cet examen que leurs seules impuretez: Toutesfois l'antimoine ne laisse pas de destruire le corps de l'argent à la mesme Coupelle, à cause du grand souphre qu'il a par

par dessus le plomb qui vient à tirer à soy le souphre de l'argent & le fait consumer par le feu.

Voyez comme l'argent vif se joinct aussi pareillement à toute sorte de metaux, pour la Sympathie qu'il a auec eux, & comme il est particulierement attiré par l'or mesmes du corps humain, dautant que la chaleur interne venant à se mouuoir, pendant que chasque chose tasche de s'vnir à sa semblable, les semences de toutes choses estant pareillement dispersées par tout, il aduient par ce moyen que les plus proches esprits qui participent de la nature de l'or s'y attachent aussi, puis les seconds aux premiers, & les troisiesmes consequamment aux seconds, & par ainsi toutes les natures sembla-

bles auparauant disperſées dans vn corps, viennent finallement à s'aſſembler. C'eſt par ce moyen auſſi que la vertu qui reſte dans vn feſtu de paille ou dans quelque autre matiere ſeiche & chaude, ſe laiſſe attirer par la vertu de l'Ambre jaune, principalement apres qu'elle a eſté excitée par la friction. Et c'eſt par cette ſeule voye encore que l'Aymãt attire le fer, ou le fer attire l'Aymant, ſelon que la nature de l'vn ou de l'autre preuaut en leur Sympathie.

Quant à la vertu Sympatique que les pierreries peuuent auoir ſur le corps humain combien que les plus grands Autheurs qui en ont eſcrit, leur attribuent des proprietez tout à faict ſpirituelles & tranſcendantes comme à

la Sardoine de rendre courageux, & de preseruer d'ensorcellemét: à la Topasse de chasser la frenesie & toute sorte de crainte nocturne, de guerir les lunatiques, & de changer de couleur à mesure que la Lune change de formes : à l'Esmeraude de conseruer la chasteté & d'habiliter l'esprit pour trouuer de grāds secrets : au Carboncle d'illuminer l'entendement à la contemplation des choses diuines : au Rubis de predire la mort non seulement de celuy qui le porte ; mais mesmes d'vn sien proche parent, comme Bacchius tesmoigne en auoir fait l'experience sur la mort de sa femme : au Saphir de reconcilier les ennemis, de deliurer les emprisonnez, & d'appaiser l'ire de Dieu : à la Crisolite d'oster l'en-

chantement: au Diamant d'appaiser la fureur des ennemis, & de chasser toutes fausses apprehensions de peste, d'ensorcellement, de succubes & d'incubes: à la Selenite de faire fructifier les Arbres, & de diminuer & s'augmenter comme la Lune: à l'Heliotrope de changer les rayons du Soleil estant mise dans vn bassin d'eau claire, & de faire eclipser le Soleil mesmes: à l'Oppale d'illuminer les yeux de celuy qui la porte, & de donner de l'aueuglement à tous ses assistants, ce qui seruiroit d'vne grande commodité pour les malfaicteurs. Toutesfois nous n'estimons pas quant à nous que les plus precieuses pierreries du monde, n'estans que des simples effects de la nature, puissent aussi

par consequent agir que par des vertus simplement naturelles, comme l'experience nous en a donné d'ailleurs assez de tesmoignages, il est bien vray que la parfaicte coagulation de leurs parties tres-pures & tres-subtiles leur donne de bien diuers & particuliers effects, mais qui sont tous neantmoins naturels, par ainsi la Sardoine, le Carboncle, & le Rubis, peuuent de leur lustre esclattant exciter nos esprits à la resiouïssance, comme la clarté d'vn bel astre. La Topasse comme la fleur d'vne belle Tulippe, l'Esmeraude comme la fraische verdeur d'vne prerie, le Saphir comme la naïfue couleur d'vn Ciel bien pur & serain, peuuent merueilleusement recréer tous nos sens, mais aussi d'autre costé

les vnes peuuent perdre leur esclat par la trop grande chaleur du feu, qui en fait l'atraction comme de son semblable, les autres conseruẽt la leur par la fraischeur de l'eau, comme le Diamant, les autres sont bien souuent alterées par l'alteration de l'air comme le Saphir, & les autres portées dans nos doigts viennent à se contaminer par les vapeurs, qui s'exhalent de la corruption de nos corps, comme la Turquoise. Bref il est encore tres-certain qu'en l'vsage de la Medecine, ces pierres precieuses voire mesme celles qui sont communes peuuent causer de merueilleux effects, qu'il seroit trop long de demonstrer icy, mais qui ne sont pas si grands ny si merueilleux, pourtant qu'ils puis-

ſent ſurpaſſer la condition de leur nature, comme nous ont voulu faire acroire apres les Chaldeens, preſque tous les plus grãds Philoſophes qui en ont eſcrit, qui non contents de leur attribuer, comme nous auons cy-deuant remarqué, des proprietez tranſcendantes à leur nature, ils enſeignent qu'en y grauant de certaines figures ſous certaines conſtellatiõs, elles en acquierent encore d'autres vertus qui ſont tres-particulieres & ſurnaturelles, leſquelles vertus les vns d'entr'eux font entierement dependre deſdites figures, les autres des Demons, & les autres de Dieu ſeulement: Mais quelle apparence y a-il, que des vertus qui ſont au deſſus de la nature, puiſſent proceder de l'art de grauer qui eſt

encores au dessous de la nature, le Ciel & les Astres n'agissant que naturellement, ne peuuent pas à ce conte faire agir ces figures astronomiques qui ne dependent que de l'art. Ioinct que l'art d'autre costé ne peut pas changer la nature, non plus que la donner aussi, comme par exemple bien que le Diamant vint à receuoir la figure d'vn Lyon ou d'vn Taureau, il ne lairroit pas d'estre le mesme Diamant, aussi bien apres comme auant la reception de cette figure. 2. Quelle apparence y a-il encore que les Demons soient en cela plus puissants que Dieu, de donner des qualitez spirituelles à des natures qui ne sont que corporelles & naturelles, ny qu'ils puissent seulement disposer com-

me Dieu de la vertu des Aſtres, ny qu'ils veuillent encore ſeulement ſonger à nous faire du bien. 3. Bref nous concluons qu'il n'y a nulle apparence encore que Dieu doiue eſtre reputé pour la cauſe de tels effects (poſé qu'ils fuſſent réels auſſi bien comme ils ſont imaginaires) comme il n'eſt pas auſſi vray-ſemblable qu'il opere auec des figures ſuperſtitieuſes, qui derogent pluſtoſt qu'elles ne contribuent à ſon ſeruice ny à ſon honneur.

Quant aux vegetaux, l'experience de l'agriculture nous apprend que leur ſympathie eſt merueilleuſement grande en ce principalement que pluſieurs rejettons de differents Arbres, eſtans entez ſur vn meſme tronc de differente eſpece, encore à

tous ces rejettons y peuuent reprendre comme nous voyons que les playes d'vn corps humain, se reprennent ordinairement par le moyen de son baulme naturel, assisté quelquesfois de l'artificiel, & non seulement reprennent leur vie & vegetent sur ce tronc, comme si c'estoit sur le leur propre ? Mais encore qui plus est, ils portẽt de fruits en leur saison semblables à ceux de l'Arbre dont ils sont sortis, ce qui ne se fait que par la conionction de la chaleur naturelle, ou de l'esprit vegetatif du tronc, auec celuy qui reste encore dans ces rejettons, lesquels venãs également à sortir par l'endroit de leur coupeure, se rencontrent & ne pouuans s'eschaper à cause de leur commune liaison & banda-

ge, il arriue que toutes leurs parties qui se trouuent semblables s'vnissent si bié que par ce moyen se faict la conjoinction, & l'incorporation tant de leurs esprits vegetatifs que du corps de leur bois, ne plus ne moins que les parties charneuses de quelque membre, ayant esté separées par quelque playe, viennent à se rejoindre par le benefice de leur baulme naturel comme nous auons desia dit, qui reparant les parties perduës fait l'entiere reünion tant des liquides que des solides, lesquelles suiuant leur temperament poursuiuét à prendre leur nourriture conuenable. Mais ce qui est encore tres-digne de remarque, c'est que le tronc sur lequel ces rejettons sont entez ne pouuant pousser à

on accouſtumée, toute ſa vertu en haut pour quelque temps, il deuient à l'entour de ſa ſciſſeure ou coupeure tout boſſu, & parfois pouſſe de petis rejettons à l'entour d'icelle que les experts agriculteurs, ont ſoin de retrancher par où ſans doubte l'humeur qui n'eſt pas conforme à la nourriture du rejetton s'exhale & ſe ſepare.

Il aduient encore bien ſouuent que la vigne eſtant en fleur, le vin ſe tourne dãs le tõneau par ce que tout ainſi que la vertu vegetatiue vient à ſe detaſcher de la ſouche, qu'ainſi la vertu du vin ſe detaſche de ſon tartre, & ne trouuant d'humeur propre pour le faire vegeter en pampre ny de corps pour la retenir, comme celle de la ſouche, elle ſe diſſipe & s'eſua-

pore, & fait par ce moyen tourner le vin qui en deuient bien toſt par apres aigre. Toutesfois le temperamment de la caue, & la qualité du vin, peuuent beaucoup ayder ou nuire à vn tel accident, comme les diuers terroirs & les diuers aſpects du Ciel, à la fertilité ou à l'infertilité de la vigne.

Quant à ce qui concerne la Sympathie & l'Antipathie des animaux, voyez en ſuitte comme les paſtez de Cerf ſe tournent & ne ſont pas de garde, au temps que les Cerfs ſont en ruth, dautant que leur vertu balſamique vient à ſe prouigner & à les mettre, par conſequent en ruth en les eſchauffant plus que de couſtume, il arriue que les eſprits qui reſtent encore dans la chair

du pasté, qui ne sont qu'vne partie de cette vertu balsamique venant à prendre vne motion toute semblable selon leurs forces, ils viennent à se deprendre du corps de la chair, & par consequent à la faire sentir. Or combien qu'il se decouure vne infinité de Sympathies & d'Antipathies entre toute sorte d'objets, qui se presentent à nos sens, dautant que nous en auons touché quelque chose dans le troisiesme traitté de *nostre œconomie*, nous nous contenterons de rendre icy nostre raison de la Sympathie, que nous auons pour la plus-part auec les choses suaues & aromatiques, & de l'Antipathie que nous auons pareillement auec les choses puantes & de mauuaise odeur: Partant donc quant à

celles qui sont aromatiques & de suaue odeur, il est certain que dautant qu'elles procedent d'vn parfaict temperament & de l'assemblage des parties bien digerées & coagulées ensemble, qu'elles ont par consequent plus de rapport auec nos sés lorsqu'ils sont aussi pareillement sains en leur sentiment, à cause que leurs diuerses natures n'excedant pas les vnes par dessus les autres, elles ne blessent ny n'offensent point aussi, par consequent la symmetrie de nostre odorat. D'où vient que les esprits en sont recréez, aux syncopes & deffaillances de cœur, qu'vn mauuais air, qu'vne maligne vapeur d'humeurs corrompuës, ou qu'vn affoiblissement d'esprits pourroit auoir causées, & que tout au

contraire les odeurs mauuaises & puantes, comme sont principalement les excrements des animaux, les charognes & toute sorte de corps morts, qui n'estant qu'vne confusion plustost qu'vn parfaict assemblage de plusieurs choses insipides, acres & indigestes, d'où vient que l'application ny la distinction, ny l'ordre, ny la familiarité ne se trouuant point auec nostre ame, elle les abhorre aussi par consequent, il est bien vray toutesfois que la plus-part des Gadoüarts supportét fort facilement de telles puantes odeurs, sans en ressentir aucun mal de cœur : Mais c'est à cause sans doubte que telle sorte de gens sont ordinairement grossiers & replets de leur nature, si bien que leur sentiment

ment n'en est pas par ce moyen si exquis, outre qu'ils se remplissent ordinairement iusqu'à se regorger de vin & de viandes auant de se mettre parmy la puanteur des priuez, ce qui fait qu'elle ne va pas si tost ny si facilement attaquer leur cœur. Ioinct que d'ailleurs l'accoustumance leur y peut encore seruir doublement, en premier lieu par ce que leurs diuers receptacles, tant du cœur que du cerueau, se trouuant vne fois remplis & abreuuez au dedans de toutes ses mauuaises fumées, ils n'en sentent pas tant par apres les mauuaises odeurs exterieures, comme il arriue d'ordinaire que les personnes sales & remplies de puantes humeurs, semblent se plaire parmy les saletez & les corruptions, & que

ceux qui ont l'haleine corrompuë ſupportent aiſement la mauuaiſe haleine des autres. Et ſecondement auſſi par ce que leur imagination ne les ayant pas beaucoup en horreur, les eſprits qui en defferent le ſentiment, n'en ſont pas auſſi beaucoup rebuttez. Mais ce que ie trouue de bien remarquable en cet endroit, il me ſouuient d'auoir autresfois veu en mon bas âge vn pauure chartier des champs, qui pour eſtre entré dans la boutique d'vn Apoticaire, s'eſuanoüit à l'odeur de quelques drogues aromatiques, ſi bien que le plus prompt ſecours qu'il chercha luy meſmes, ce fut de prendre viſtemẽt vne poignée de fumier qu'il rencontra d'hazard à coſté de la boutique pour l'appliquer auſſi

tost à son nez, dont il s'en trouua tout à fait remis. Ie croy quant à moy que comme ces odeurs suaues & aromatiques auoient penetré iusques dans son cœur & le luy ayant fait dilater ils esmeurent quantité de mauuaises humeurs qui vindrẽt par ce moyen à se glisser au dedans d'iceluy, & à presser le reste de ses esprits, ce qui luy causa cette espece de syncope. Quant au fumier qui le remit, il est à presupposer que ce fut aussi par vn contraire effect au premier, sçauoir est en rabattant & ramassant ses esprits au dedans qui se dilatoient & s'esuaporoiẽt par la penetration & rarefaction que ces odeurs aromatiques en venoient de faire. Mais voicy encore vne autre chose tres-digne de remarque, à sça-

uoir ques les femmes qui tombent en deffaillance par suffocation de matrice, en sont ordinairement deliurées & remises, en leur premiere vigueur par les parfums des choses puantes, comme plumes, poils, & vieux souliers bruslez. Quelques vns d'entre nos Medecins pour soudre cette difficulté, disent que ces mauuaises senteurs sont ennemies & contraires à la nature, & que c'est par le moyen de cette contrarieté, que la faculté naturelle, venant à s'exciter en la femme la deliure de son syncope: mais ie ne trouue point d'apparēce en cette raisō, par ce que la femme ne laisse pas de se voir deliurée de son syncope, jaçoit que ces mauuaises odeurs restent encore enfermées dans son

corps, ce qui ne deuroit point estre à leur cônte. I'adiouste encore de plus que si ces messieurs vouloiét administrer ces mesmes odeurs fœtides & puantes aux syncopes & deffaillances, qui sont hors de suffocation de matrice, ils verroient qu'ils les augmenteroient plustost que de les diminuer par ce moyen là. Ioinct que selon leur maxime encore, toutes les choses qui sont plus contraires à la nature, deuroient encore mieux operer pour cet effect comme les poisons &c. ce que nous trouuons pourtát contraire à l'experience. Quelques autres ont voulu dire que c'est à cause que ces vapeurs infectes bouchent les conduits, & que par le moyen de ce seul bouchement, la matrice redescend auf-

quels nous respondons encore que tant s'en faut qu'elles les bouchent, qu'au contraire l'experience nous apprend qu'elles penetrent merueilleusement dás nostre cœur & dans nostre cerueau, de là vient qu'elles leur sont aussi pour cet effect insupportables, outre que quand elles viendroient bien à boucher comme ils croyent les conduits d'en haut, elles pourroïent bien estre par ce moyen la cause que la matrice de la femme ne remontast pas plus haut, mais non pas la cause qu'elle en redescendit. Bref, la plus-part des nostres ne pouuant mieux trouuer autrement leur conte, disent que c'est par vne proprieté occulte que la suffocation de matrice s'appaise à l'odeur de telles mau-

uaiſes ſenteurs, en quoy tout autant vaudroit-il qu'ils nous reſpondiſſent franchement qu'ils n'en ſçauent rien non plus que les autres. Cependant il nous ſemble quant à nous, ſelon le grand conſentement qui ſe trouue entre le cerueau & la matrice de la femme, que comme la moindre odeur aromatique qui luy puiſſe eſmouuoir le cerueau, luy eſmeut pareillement auſſi la matrice n'eſtant pas principalement en bonne diſpoſition, & luy cauſe par ce moyen vne ſuffocation que nous appellons ſtomachique, l'orifice de l'eſtomach venant à eſtre bouché de ces vapeurs qui s'eſleuent en haut par l'eſmotion de ſes eſprits qui ſympathiſent auec ceux du cerueau, pareillement auſſi quand les

mauuaises humeurs, ou quelque accident de la matrice, viennent d'eux mesmes à causer suffocation à l'estomach, le cerueau y compatissant & se sentant presques également affligé par les mauuaises fumées & exhalaisons qu'il reçoit de la matrice en cette suffocation, il aduient que les parfums de ces odeurs puantes luy font resserrer & reünir par Antipathie tous ses esprits animaux dans le cerueau comme dans leur reseruoir ordinaire, si bien que par cette retraction & reünion, il fait par apres mieux l'expulsion, & le renuoy tant desdits parfums exterieurs que desdites vapeurs de la matrice, en les repercutant en bas, comme nous voyons parfois que le rafroidissement du cerueau est cause de

ſon eſternuëment; ou bien comme nous voyons qu'en voulant repouſſer le ſentiment de quelque mauuaiſe odeur, il repouſſe pareillemēt quantité d'humeurs pituiteuſes, d'où vient que nous nous ſentons obligez de cracher en ſuitte: au lieu que cy-deuant nous auons remarqué tout au contraire que les bonnes odeurs en recreant les eſprits du cerueau & de la matrice les attiroiēt tous deux à elles par vn tres-grand conſentement. Qu'il ne ſoit vray l'experience nous a ſouuent apris que ces bonnes odeurs appliquées au bas de la nature, elles l'attirent merueilleuſement en attirant ſes eſprits, meſme parfois elles l'attirent ſi fort qu'elle en ſort preſque toute dehors ſon receptacle naturel.

Quant aux effects Sympathiques de l'imagination de la femme enceinte auec son fruict, ils ne sont pas moins admirables que diuers, mais principalement au temps que son estomach pour auoir moins de chaleur naturelle vient à se remplir aussi dauantage d'humeurs acides & pituiteuses qui luy causent des appetits dereiglez & extraordinaires ; lesquels ne pouuant tousiours obtenir ou du tout ou assez tost, elle ou son enfant, & parfois tous les deux ensemble en reçoiuent le plus souuent aussi de tres-grandes incommoditez, car venant à s'affliger à faute d'auoir accomply les desirs, ses esprits vitaux se dissipent ou s'amoindrissent, & les humeurs destinées pour la nourriture du fœtus sont detour-

nées autre-part & ne sont pas defferées à la matrice, tellement que l'enfant destitué de l'alimét dont la mere le vouloit nourrir languit ou meurt, car les códuits ou receptacles par lesquels les alimêts sont portez à la matrice, venans par ce moyen à se fermer il aduient que l'enfant est necessairement frustré de nourriture. Toutesfois si la mere resiste par vn bon temperament à ses appetits dereglez l'enfant n'en meurt pas pour cela, mais il en reste bien souuent valetudinaire; Mesme nous voyons qu'il se trouue ordinairement marqué dans la matrice du fruict desiré que la mere n'a peu manger en sa grossesse, car apres que le sens de la veuë qui la descouuret en a porté la representation à son imagi-

nation, ou que ſon imagination ſe l'eſt ainſi repreſenté d'elle-meſmes, il aduient que cette repreſentation eſt par apres portée à la matrice par ſes eſprits vitaux, leſquels agiſſent en ſuitte ſelon cette repreſentation ſur les humeurs de ſon enfant : Meſme s'il arriue (choſe eſtrange) que la mere pour teſmoigner en quelque façon ſon deſplaiſir de n'auoir peu accomplir ſon ſouhait, porte la main ſur quelque partie de ſon corps, ſon enfant ne manque pas de porter la marque de ce fruict au meſme endroit du ſien, dautãt que la mere diuertit par ce ſigne ſon imagination en l'endroit de ſon corps qu'elle a touché laquelle en fait la repreſentation, comme elle a faict du fruict auparauant deſiré. Telle-

ment que lesdits esprits vitaux de la mere portez au mesme endroit de l'enfant, viennent à esmouuoir comme nous venons de dire, ses humeurs exterieures & les mettent en besoigne, si bien qu'ils en font à peu prés la representation selon que les humeurs se peuuent rendre plus conformes à ce fruict desiré par la mere, & selon encore que son desir a esté violent, la representation en est aussi plus naïfue dans son imagination, & l'impression que ses esprits en font sur son fruict, en est aussi par consequent plus forte : Que si la mere eut peu manger ce fruict qu'elle auoit desiré, sans doute apres l'auoir cuit & digeré dans son estomach, qu'il fut passé dans sa matrice pour la nourriture de

son enfant. Ainsi se peut-il faire selon mon opinion qu'vn homme estant chargé d'humeurs malignes & corrompuës en engendre, sans doute la peste par vne trop forte apprehension d'icelle, car venant à s'atrister immoderement comme sa chaleur naturelle s'affoiblit d'vn costé, ses humeurs corrompuës s'augmentent aussi par consequent de l'autre, tellement que ses esprits s'en trouuant par ce moyen affoiblis & n'agissant plus qu'auec desordre ils acheuent (suiuant l'idée que son imagination troublée & deceuë leur a faussement donné de la peste) de corrompre ces mauuaises humeurs au lieu de les digerer, & pareillement les esprits du cœur, au lieu de les repousser par leur contraction or-

dinaire, viennent a leur donner entrée par leur dilatateur extraordinaire.

Mais voyez encore de grace combien grandes & merueilleuſes, ſont tant la Sympathie que nos eſprits ont auec leurs organes, que l'Antipathie qu'ils ont pareillement auec les froides humeurs. En l'exemple de ceux qui ſongent qu'vn Lutin ou qu'vn Demon les tourmente & les ſuffoque, car ſe ſentant tout à coup oppreſſez de l'eſtomach, ou du diaphragme notamment d'vn humeur melancholique ou pituiteuſe, les eſprits qui viennent au ſecours n'en pouuant faire la dilatation retrogradent vers l'imagination, laquelle ignorant la cauſe de cet empeſchement elle eſt contrainte de les ren-

uoyer vers la memoire laquelle leur fournit plusieurs & diuers sujets, qui peuuent causer de l'empeschemét comme de montagnes, de tours, de grosses poultres, & tels autres fardeaux insupportables, d'où vient que leur imagination leur represente aussi que c'est quelqu'vn de ces sujets qui les opprime ainsi: mais dautant qu'il leur sont representez comme incognus, ces esprits sont derechef renuoyez vers le cœur, comme vers leur source principale, qui leur donne de l'aprehension des choses incognuës, si bien qu'aprehendant, la memoire leur represente encore derechef tous les objets qu'elle a chez soy de plus espouuentables, comme de Lutins ou de Demons, par ainsi venant

venant à ſe retirer en abondance deuers le cœur, ils l'oppriment & luy cauſent vne eſpece de ſuffocation, iuſqu'à tant que venant à ſe dilater par vn excez de chaleur ils leur prouoquent la ſueur, & les deliurent de leurs oppreſſions, tellement qu'ils s'imaginent par apres, ſentant leur cœur & leur eſtomach deliurez, & ſe ſentant tout leur corps en ſueur, qu'ils viennent d'eſtre fraiſchement tourmentez d'vn Lutin ou de quelque Diable.

Bref pour conclurre ce chapitre par le plus ſignalé de tous les exemples qui me viennent de preſent en memoire touchant la Sympathie & l'Antipathie qui ſe rencontrent entre les eſprits animaux, nous conſidererons ſeulement pourquoy les playes des

hommes meurtris s'ouurent & ſeignent bien ſouuent quelque temps apres leur mort en preſence ou de leurs plus grands amis, ou de leurs meurtriers ſeulemét: Car ne plus ne moins qu'apres vne incendie nous voyons qu'il reſte encore quelque chaleur dans les cendres, ou qu'apres que les herbes preſtes à fleurir ont eſté coupées, ne laiſſent pas de ietter encore quelques fleurs, ny leurs boutons de s'eſpanoüir pour quelque temps hors du tige, qui leur donnoit leur nourriture & leur accroiſſemét: Qu'ainſi voyons nous auſſi que les ongles & les cheueux croiſſent pour quelque temps au corps des hommes apres leur mort, d'où nous recueillons & obſeruons qu'il eſt fort vray-ſemblable qu'il

reſte notammẽt en ceux qui ont eſté aſſaſſinez beaucoup d'eſprits animaux, qui ne ſe trouuent pas bien ſouuent tout à fait diſſipez que iuſques au troiſieſme iour, que les humeurs acheuent de faire leur entiere & derniere reuolution : Si bien que pendant ce temps là comme les amis qui ſe preſentent & s'approchent de ce pauure corps mort, en ouurant les yeux aux larmes, la bouche aux ſouſpirs, & le cœur à la pitié, ils font par ce moyen euaporer quantité de leurs eſprits vitaux, qui abordans & penetrans ſubitement le corps de ce deffunct, ils attirent par vne merueilleuſe Sympathie, le reſte de tous ſes eſprits languiſſants, que ſon cœur en ſe relaſchant acheue de pouſſer dehors, leſquels venans à

ſortir par les conduits plus ouuerts, ſoit par le nez ou par la bouche comme vn ſouſpir, pouſſent parfois auec eux quelque reſte du ſang qu'ils rencontrent en chemin. Ainſi voyons nous ordinairement que tous ceux qui ſe meurent, acheuent d'exhaler doucement leurs derniers ſouſpirs, entre les bras de leurs plus chers amis. Mais quand tout au contraire le coulpable vient à s'approcher du corps qu'il à meurtry, ſa veuë toute eſgarée, & ſes eſprits en deſordre venans à choquer auec cette diſproportion le reſtes de eſprits qui s'en exhalent, ils les rechaſſent derechef vers le cœur qui eſt leur centre & le dernier mourant, ou trouuant encore quelque reſte des eſprits effrayez s'y rallient par

cette eſpouuente, y font vne derniere émotion. Mais y redoublant leur eſpouuente , & n'y pouuant ſubſiſter reuient vers le lieu de la playe comme vers la partie qui leur reſiſte le moins, & preſſez d'autre coſté par les humeurs contraires qui occupent deſia leur place, ils ſortent auec quelque plus de promptitude, & en ſortant debouchent bien ſouuent la playe quoy que fermée pour s'eſchaper. Ainſi voyons nous qu'aux bleſſeures qui ne ſont pas mortelles que les eſprits y accourent promptement, & s'enfuyent par leur ouuerture, ou y cauſent vne inflammation, & finallement la gangrene ſi l'on ne prend pas viſtement le ſoin d'en fermer la playe, ou d'en diuertir la defluxion par les ven-

touſes ou par les ſeignées : & n'importe pas qu'il leur reſte encore quelque recognoiſſance dans l'imagination ou dans le cœur, car ils peuuent agir ſelon les premieres impreſſions qu'ils en ont receu en leur premier eſpouuentement.

DE LA NATVRE ET proprieté de toute ſorte de venins.

CHAPITRE IX.

BIen que les plus forts venins qui nous peuuent tuer ſubitement, ne participent d'autres principes, ny n'agiſſent d'autre façon que le reſte des choſes, dont l'vſage

nous eſt le plus commun & le plus neceſſaire en la nature, pour nous conſeruer meſme la vie, neantmoins dautant que la cognoiſſance de leur nature, & de leur maniere d'agir, ne ſe trouue pas moins occulte que neceſſaire, parmy le genre humain la ſuitte de noſtre deſſein nous oblige d'en dire icy noſtre ſentiment, ſans en faire vne particuliere denomination, depeur qu'en penſant les donner à cognoiſtre à ceux qui en ſont ignorants, il ne s'en trouuât parmy eux quelque malicieux qui en abuſaſt d'ailleurs au preiudice d'autruy. Nous diſons donc que la nature du venin conſiſte en vne tres-forte conſtitution de parties contraires, & que pendant que chaque ſemblable attire à ſoy ſon ſem-

blable dans noſtre corps, par vne trop grande vertu, il ſe fait vne ſoudaine ſeparation de nos parties principales qui nous donnoient la vie : d'où s'enſuit infailliblement apres noſtre mort. Que ſi la partie ſulpheureuſe du venin ayant fait attraction de la chaleur naturelle de l'animal, & que la partie froide du venin ſe ioigne en ſuitte à la partie froide de l'animal. Il ſe fait bien-toſt ſuffocation de la chaleur qui luy reſte, auec vn manifeſte ſentiment de froideur en ſon cœur, & en ſon eſtomach, voire par tout le corps auec vne couleur plombée, la reſpiration lente & foible, le battement de l'artere profond & conuulſif. Que ſi la chaleur du venin agiſſant, il arriue que la partie humide qui l'enui-

ronne ne cede pas, mais qu'elle appelle à ſoy la partie humide qui enuironne la chaleur naturelle de l'animal, ſa chaleur naturelle vient par ce moyen à ſe diſſoudre par la ſeparation de ſon humide, & ſe conjoignant à la chaleur du venin il luy augmente ſes forces contre leſquelles la partie humide du venin pour ſe maintenir, pourſuit d'attirer plus auidement à ſoy les parties humides du corps de l'animal, d'où vient que pendant ce combat, l'animal deuient extraordinairement triſte & chagrin auec des horreurs de fiéure, qui le rendent tantoſt froid & tantoſt chaud, & bien ſouuent tous les deux enſemble. Que ſi l'humide vient à preualoir le chaud, l'animal en deuient tout enflé,

morne & languissant, ayant la couleur mortifiée, sentant vne pesanteur auec vn rafroidissement insupportable en l'extremité de tous ses membres, que si tout au contraire la chaleur vient à preualoir contre l'humide, l'animal en deuient tout ethique & presques aussi sec qu'vne busche, sentant vne ardeur qui le brusle, & le ronge au dedans, qui luy cause vne soif inextinguible, ayát les yeux enfoncez, la couleur extremement pasle, & vne perpetuelle enuie de vomir. De sorte que tout ce qui peut interrompre & enfreindre la Symmetrie des parties contraires, qui sont en l'animal, soit en les attirant les vnes ou les autres, soit en les augmentant ou renforcant les vnes à l'encontre des autres, tenant

de la nature du venin. Ce n'eſt pas de merueille s'il ſe trouue en tous les diuers eſtages de la nature, vne infinité de choſes pernicieuſes à la ſanté de l'homme, voire meſme ſi l'excez & l'abſtinence du boire & du manger, nous nuiſent égalemét; puis que l'vn & l'autre de ces deux ſont capables de débaucher le temperament de ces qualitez contraires, auquel ſeul conſiſte la vie & la conſeruation de toute ſorte d'animaux. Il eſt bien vray que les venins ont auec les aliments, les reſtaurants, les medicaments, & les diettes cette difference particuliere, que toutes les choſes qui viennent à ſe ioindre aux parties de noſtre corps, ſans ſuffoquer ny ſans diſſiper noſtre chaleur naturelle, ſont proprement

dites aliments. Et toutes celles qui en se joignant à nostre corps, comme les aliments les corroborent & les fortifient dauantage, comme ayant plus de baume naturel, sont dites restaurants. 3. Toutes celles dót la plus grande partie s'vnit à la chaleur naturelle & la desgage des humeurs qui luy sont nuisibles, si l'autre partie tout au contraire s'vnit aux dites humeurs, & qu'elles viennent finallement à estre surmontées & chassées par le moyen de la chaleur naturelle & de son assistance, elles sont proprement dites medicaments purgatifs. 4. Toutes celles qui se joignent à la seule faculté naturelle auec telle proportion, qu'elle puisse seulement par ce moyen surmonter, cuire ou repousser sim-

plement toutes les humeurs cruës & ſuperfluës de noſtre corps, ſont miſes au rang des diettes. Mais les choſes qui par vne proprieté cauſtique ou ſtupefactiue, viennent à vaincre & à ſurmonter les facultez principales de noſtre vie, ſont celles que nous appellons icy proprement venins. Leſquels requierent pour cet effect vne forte mixtion entre leurs diuerſes parties, de-là vient que les Serpens les Coleuures & les Viperes, qui ne viuent ordinairement que d'impuretez, & qui n'ont point d'ailleurs qu'vn ſeul conduit, & celuy-là encore fort eſtroict pour pouſſer au dehors les excremẽts de leur premiere concoction, eſtans par ce moyen contraincts de les digerer à pluſieurs fois, ils

en font vn plus fort assemblage, lequel venant à estre finallement poussé comme vne escume entre les dents, où se substilisant encore dauantage, il en acquiert plus de force & se rend par consequent aussi plus veneneux, si bien que par apres quand ils entrent principalement en cholere, ils le poussent bien loin comme vn dard par la bouche & par les yeux, dont ils enueniment les yeux des autres animaux qui ont la veuë delicate, mesmes nous voyons (chose bien plus estrange) que la plus-part des femmes qui ont de la peine à se descharger de leur sang menstrual, en ont le visage & bien souuent tous les membres bouffis, les yeux cauez & ternis, la couleur sombre, & les esprits tristes comme si elles

eſtoient empoiſonnées, qui plus eſt, leur haleine & leurs regards peuuent eſtre capables d'endommager les yeux ou le viſage des petits enfants, qui ſont encore au maillot meſme. Il me ſouuiét d'auoir autresfois eſprouué, qu'vn de leurs cheueux arraché auec toute ſa racine, & mis dans vne eau bourbeuſe en vn lieu chaleureux l'eſpace de neuf ou dix iours, il print vie & deuint comme vn petit ſerpent, voire ie tiens quand à moy pour indubitable, que ſi l'homme & la femme eſtoient contraincts de digerer à pluſieurs fois leurs diuers excrements, pour n'auoir qu'vn ſeul conduit, & iceluy encor auſſi eſtroict à proportion, que les Viperes & les Serpens, qu'ils pourroient empoiſonner de leur

veuë ou de leur haleine ſeulement, la plus-part des autres animaux qui les aborderoient, & que les oiſeaux du Ciel ſe trouuans à vn juſte but de ſa portée, en tomberoient auſſi viſte à terre, que s'ils auoient eſté frapez d'vn traict de fléche ou d'arbaleſte, veu meſmement que ſans nous eſtendre icy dauantage, ſur toutes les raiſons qui nous le perſuadent ainſi, la ſeule experience nous aprend que quoy que l'homme ait autāt de diuers & d'auſſi larges conduits, voire la chair plus tendre, la peau moins veluë & le corps plus tranſmeable que les autres animaux, il ne laiſſe pas neantmoins d'auoir toute ſorte d'excrements plus puants qu'eux. Ioinct que la ſueur de beaucoup de perſonnes
quoy

quoy que bien ſains, eſt non ſeulement puante, mais encore veneneuſe. Cependant nous remarquerons enſuitte que pour ſi puiſſante vertu que les venins ayent à diſſoudre les parties d'vn corps, ils l'ont encore plus puiſſante pour attirer les autres venins, tellement qu'eſtant bien preparez & duëment employez, ils deuiennent de bons & ſouuerains Antidottes. Comme au contraire toute ſorte de remedes qui ſont par trop purgatifs, & dont on faict aujourd'huy ſi grand cas tiennent neceſſairement de la nature des venins, & m'aſſeure que tous ceux qui s'en ſeruent les trouuent touſiours nuiſibles en quelque partie de leur corps, ſans ſonger peut-eſtre que ce ſecond mal leur prouient,

d'où leur est prouenuë leur premiere santé. C'est pourquoy ie veux prier en cet endroit, tous ceux qui se meslent de donner ou d'ordonner de telles medecines de se tenir à vne plus petite dose, ou bien à vne plus exacte preparation, que s'ils ignorent la nature & les moyens, que tels remedes ont de purger ainsi auec violence, ie les conjure de s'en abstenir tout à faict, afin de ne risquer tant pour leur honneur, que pour la santé de ceux qui la leur confient. Il est bien vray que les plus grands venins descourent à ceux qui sont sçauants, les plus grandes vertus balsamiques par la voye de l'arraisonnement que nous venons de suiure en ce traitté, & que les choses qui sont veneneuses à quelques

animaux, peuuẽt eſtre ſalutaires à d'autres & que celles qui leur ſont generallement veneneuſesà tous, leur peuuent eſtre renduës generallement ſalutaires à tous, apres la ſeparation de leurs excrements ou de leurs diuerſes natures, qu'ainſi ne ſoit, voyez par experience, la vertu de la ſauge fortifie non ſeulement le cerueau par trop humide & rafroidy de l'homme, mais meſmes celuy des Crapaux, & comment en ſuitte les Serpents prennent bien ſouuent leur paſture des Crapaux, & les Cerfs, les Iards & les Gelines prennent encor la leur des Serpents, & l'homme finallement de ces trois derniers ſans s'endommager dautant que la force de la chaleur naturelle de l'eſtomach ſurmonte la force de

la nature de tels aliments qui seruent par consequent de nourriture au lieu de poison.

DES NATVRES CONtagieuses.

CHAPITRE X.



Ntre tant de diuers accidents qui peuuent conspirer à la destruction de la vie & de la societé mesme de toute sorte d'animaux, il ne s'en trouue point à mon aduis de plus cruels ny de plus reformidables que les maladies qui leur sont contagieuses; dautant qu'elles se forment en secret dans les principales parties de

noſtre corps nous attaquent à l'impourueu, & nous offenſent mortellement ſans que nous ſçachions le plus ſouuent auec qu'elles armes, ny contre quels ennemis nous deffendre. C'eſt pourquoy la cognoiſſance n'en eſtant pas moins difficille & neceſſaire que celle des ſimples venins, ie ne me trouue pas auſſi par conſequẽt moins obligé, pour ne refuïr à ma taſche de faire en cet endroit, la recherche des cauſes particulieres des diuerſes natures, qui ſe rendent contagiées & contagieuſes. Pour à quoy ſatiſfaire auec le plus de clarté & de briefueté, qu'il me ſera poſſible, ie dis ſuiuant le ſentiment que la raiſon & l'experience m'en peuuent donner, que quand la chaleur naturelle ſe trouue ou ſur-

montée & comme ſuffoquée par les humeurs ſuperfluës & malignes, ou bien en partie diſſipée, il arriue qu'au lieu de les digerer & renger à ſon ordinaire, elle ne fait que les deſtacher groſſierement, puis les entaſſe & les confond ſans pouuoir plus attirer celles qui ſont vtiles & neceſſaires pour l'animal, ny repouſſer celles qui luy ſont prejudiciables: d'où vient qu'eſtant ainſi peſle-meſlées ſans ordre & ſans liaiſon, elles ſont alors proprement dites corrompuës & n'engendrent autre choſe ſinon que pourriture & corruption. Ainſi voyons nous que tous les abſcez (auſquels la faculté naturelle ſe trouue ſurmontée) ſe terminent par corruption laquelle cauſe en ſuitte la gangrene à la

partie affectée du corps, & la gangrene finalement la perte de tout le corps. Ainsi d'ailleurs aussi voyons nous que toute sorte de fruicts bien meurs & entassez les vns sur les autres viennent à se pourrir aisement à cause que leur chaleur estant attirée par leur attouchement elle se dissipe plus aisement des extremes parties qui se touchent lesquelles en deuiennent flasques & mollaces puis se corrompent peu à peu, l'humidité succedant à la place de la chaleur dissipée, & ces parties estans corrompuës elles corrompent par apres les autres parties iusqu'à ce que tout le corps du fruict en deuient finalement corrompu & gasté, ainsi le bled moüillé mis en vn tas s'eschauffe & se pourrit, & le foin

ſe moiſit par vne meſme voye; que ſi parmi la confuſion de toutes ces diuerſes natures que nous auons appellé corruption ou putrefactiō les parties qui en reſtēt plus chaudes & plus acres, à faute de ſe pouuoir exhaler viennēt à ſe meſler encore plus eſtroitement & comme à ſe coaguler auec quelques autres parties qui ſoient auſſi d'ailleurs plus humides ou ſulphureuſes, elles deuiennent enſuitte par le moyen de cette nouuelle commixtion les ſeminaires de contagion ſi bien qu'à cauſe ſeulement d'vne plus grande mixtion& ſubtilité qu'elles ont par deſſus les natures corrompuës, elles en deuiennent cōtagieuſes: car comme leur ſubtilité les faict d'vn coſté ſubitement penetrer dans nos corps,

leur profonde mixtion les y faict aussi d'vn autre costé durer dauantage contre beaucoup d'accidents contraires, & c'est enquoy consiste seulement aussi la force de tous les maux qui nous sont contagieux. Ce-pendant il me semble, pour donner vne plus claire & facille cognoissance de toute sorte de natures contagieuses qu'il est tres-necessaire de remarquer principalement quelles sont toutes leurs differentes manieres d'agir.

Car il y en a de telles qui n'infectent que par le moyen des blessures seulemẽt comme nous l'experimentons en la morsure des chiens enragez.

Il y en a d'autres qui n'infectẽt que par le moyen d'vne communication de substances internes

ſoit qu'elle ſe faſſe par habitation corporelle de l'homme auec la femme, ou ſoit par nourriture comme nous l'experimentons en la groſſe verole, en ſes acceſſoires, & en la ladrerie.

Il y en a d'autres qui ne peuuent infecter que par le ſeul attouchement comme nous en auons deſ-ja remarqué l'experience en parlant de la corruption des fruicts.

Il y en a d'autres qui peuuent encore infecter par fomentation comme nous l'experimentons en la pthiſie, en la ladrerie, aux maladies peſtilentieuſes, & en la tigne.

Bref, il y en a d'autres qui peuuent en outre infecter de loin & auec diſtance de lieux comme nous l'experimentons derechef

en la chaſſie des yeux, en la pthiſie, aux fievres coutagieuſes comme peſte & pourpre, & au feu volage.

Quant à la premiere eſpece de contagion qui ſe fait par la morſure de la dent d'vn chien enragé, ie dis ſelon mon iugement que les ſeminaires de ceſte contagion qui conſiſtent en l'eſcume de ſa bouche, ſont d'vne nature fort craſſe melancholique & terreſtre, à raiſon dequoy ne pouuans communiquer leur infection par vn ſimple attouchement, ils ont beſoin d'vne ouuerture faitte par la morſure de la dent auec quelque ſaignée, afin d'auoir plus librement & comme en meſme temps entrée dans les corps & communication auec les eſprits des autres animaux par le moyen

du ſang qui vient à couler de la playe faite par ladite morſure. Car eſtant d'vne nature craſſe & terreſtre comme i'ay deſ-ja dit, il faut que ce ſoient les eſprits de l'animal qui a eſté mordu qui les attirent dans la maſſe de ſon ſang pour y eſtre puis apres couuez & congluttinez auec les parties plus craſſes & melancholiques, auec leſquelles ſeules ils ont auſſi tout leur rapport & toute leur analogie. C'eſt auſſi ſans doute pourquoy nous voyons que cette rage ſe deſcouure ordinairement fort tard en tous ceux qui en ont eſté contagiez, neantmoins aux vns plus tard qu'aux autres ſelon qu'ils ont plus ou moins d'humeur craſſe & melancolique, & ſelon qu'elle eſt auſſi plus ou moins longue à ſe cor-

rompre par les ſeminaires de ce-
ſte contagion qui ne leur don-
nent point auſſi par conſequent
de fievre qu'aprés auoir engen-
dré d'autres tels ſeminaires qui
venans à s'eſpandre puis apres
iuſques au cœur ils en cauſent par
meſme moyen la fiéure & la rage
tout enſemble, pareille à celle du
chien qui les a mordues, & l'vne
& l'autre produiſant des effets
d'vne grande & fort aduſte me-
lancholie pour auoir leur analo-
gie & leur conuenance entre des
animaux de leur nature ſecs &
melancholiques.

Quant aux moyens qui font
que la rage d'vn chien puiſſe pro-
duire vne pareille rage en l'hom-
me qu'il a mordu c'eſt en quoy
giſt la plus grande merueille & le
plus grand ſecret de l'eſchole,

mais il y a de l'apparēce pourtant que d'vn costé le chien enragé voulant mordre vn homme qu'il adresse toutes ses imaginations vers luy & particulierement vers le membre auquel il le veut mordre, & que d'ailleurs l'homme ayant crainte quand il est mordu, qu'il adresse pareillement aussi toutes ses speculations vers l'endroit auquel il est mordu. Si bien que la speculation de celui-cy ayant vne fois receu l'idée de l'imagination infectée de celuy là, & trouuant en suitte vne matiere toute disposée, elle s'en fait vne application conuenable de cette contagion.

Quant à la seconde espèce de contagion qui se peut faire par habitation corporelle & sans au-

cune leſion de parties pour s'introduire en vn corps comme la groſſe verole, ou maladie venerienne c'eſt à cauſe ſans doute qu'elle tient d'vne nature vn peu plus pituiteuſe & plus acre que la premiere ſi bien qu'eſtant excitée & animée par le mouuement, par l'imagination, & par l'attouchement de deux ſemblables parties elle ſe gliſſe & s'écoule facilement d'vn corps en vn autre, par la dilatation extraordinaire de ſes reſeruoirs dans lequel elle produit au bout de quelque temps, parfois de ſemblables & parfois de tres diuers effects, à cauſe de la diuerſe analogie qu'elle y rencontre auec les diuerſes humeurs où elle s'attache: car ſi ſa contagion tient d'vne nature qui ſoit ſeiche & mordican-

te, elle prend ſon analogie auec les parties ſuperficielles qui ſont humides & chaudes, & forme des chancres & des excoriations, que ſi elle eſt plus humide & moins chaude, elle prend ſon analogie auec le ſperme & en forme vne eſpece de gonorrhée virulente que le commun appelle chaude-piſſe. Que ſi elle tient d'vne nature moins chaude encore, mais plus craſſe & plus cruë que la precedente, elle prend ſon analogie & ſa coreſpondance auec les corruptions des reins & du ventricule & produit des abſcez aux coſtez des aines que le commun appelle poulins. Que ſi elle tient d'vne nature plus glutineuſe, lente, ferme, & compacte eſtant portée auec le reſte des eſprits qui s'en retournent de

tous

tous coſtez & chaſſée puis apres par eux-meſmes ; vers les bras, les jambes & les eſpaules, elle s'y aſſocie auec ſes correſpondantes humeurs, & produit à la longue des douleurs telles que ſi c'eſtoit vne eſpece de paraliſie, & & le plus ſouuent de nodus & de duretez inſupportables. Que ſi elle ſe trouue d'vne nature vn peu plus chaude, aduſte & vapoureuſe, elle prend ſon analogie auec le ſang ; & cauſe en ſuitte en la ſuperficie du corps, principalement au viſage & à coſté des temples, des galles des dertes ou des puſtules, qui plus eſt, cette eſpece de contagion ſe communique non ſeulement de la nourriſſe à ſon nourriſſon, par la nourriture de ſon laict, mais meſmes des vns aux autres par

attouchemēt conuenable, à cause d'vne humeur acre & mordicante des chancres, par fomentation dans les vestements, à cause d'vne humeur puante, corrompuë & recuitte qui coule des vlceres, par distance à raison d'vne sueur puante, sulphureuse & veneneuse, ou de l'haleine des verolez. Bref, elle peut degenerer en lepre & en ladrerie, par longue succession de temps.

Quant à la contagion qui se fait principalement entre les fruicts, par le seul attouchement ce n'est sans doute qu'en tant qu'elle est d'vne constitution, ou par trop aqueuse ou par trop froide.

Quant aux contagions qui se font par fomentation, comme la pthysie, la ladrerie, les fiéures

malignes & pestiferes, ce n'est qu'entant qu'elles sont moins humides, mais plus gommeuses & tenaces, que celles qui n'infectent que le seul attouchemẽt, & par ainsi voyons nous qu'elles ne se conseruent pas moins dans des matieres poreuses, & parmy toute sorte de vestements, que font vne infinité d'autres odeurs.

Quant aux contagions, qui se font par distance de lieux & de loin comme sont encore toutes celles que nous venons immediatement de nommer & plusieurs autres, ce n'est qu'à cause d'vne nature plus subtile & mieux digerée, qui s'en exhale iusques dans nostre cœur, & dautant que plus elle est subtile plus a elle aussi de rapport auec nos esprits, & en est elle par con

ſequent contagieuſe & mortifere.. Bref, en attendant d'en parler plus amplement, & de tous les maux contagieux qui viennent de naiſſance en vn traitté que nous eſperons de mettre vn iour en lumiere de la nature, & accidents de toute ſorte de maux & de leurs remedes plus conuenables, dont Dieu nous aura donné la cognoiſſance. Nous remarquerons cependãt pour finir, que ces maladies peſtiferes peuuent premierement venir de la putrefaction extraordinaire des humeurs de noſtre corps, qui ſe gliſſent inſenſiblement en nous, par les excez que nous faiſons meſme ſans y penſer, de laquelle s'engendre par ebulition vne qualité maligne veneneuſe & cõtagieuſe, laquelle a principale-

ment ſa correſpondance auec les corps cacochimes & mal habituez. Secondement elles peuuent venir d'vne mauuaiſe qualité contagieuſe & veneneuſe meſlée & confuſe auec l'air, prouenant ou des corps ſuperieurs ou d'vne infinité de mauuaiſes vapeurs, fumées ou exhalaiſons qui s'eſleuans des plus bas elements infectent l'air que nous reſpirons, & par ainſi nous engendrent bien ſouuent la peſte & tous ſes accidents, comme le pourpre, charbons & apoſtumes aux emonctoires. Et finallement les meſmes contagions nous peuuent encore arriuer, à cauſe de l'imbecillité de noſtre corps, car l'air que nous reſpirons n'agit que ſelon la diſpoſition de la matiere qu'il rencontre, tellement

que s'il vient à rencontrer vn corps foible & diſpoſé à le receuoir, il s'y arreſte & s'attache premierement aux eſprits, puis aux humeurs, & finallement aux parties ſolides d'où s'enſuit vne mort infaillible.

SI PAR RAISONS NAturelles, on peut approuuer la fin du monde.

CHAPITRE XI.

IL me ſemble que pour tirer plus d'eſclairciſſement ſur la difficulté d'vne ſi profonde queſtion, à ſçauoir ſi le monde peut auoir quelque fin ou naturelle ou violente, & ceſſer en quelque façon

d'agir comme font tous les diuers indiuidus ſublunaires qui en dependent; qu'il eſt expedient de ſçauoir par quels diuers accidéts, il pourroit ineuitablement arriuer à cette fin ou ceſſer d'agir, ſi c'eſt par extreme vieilleſſe ou par coagulation ou par ſeparation, ou par corruption vniuerſelle de tous les quatre elements : ou ſi par le desbordement & par l'excez des deux plus forts contraires, comme par vn incendie de feu, ou par vn deluge d'eau, ou par vne deſtruction & aneantiſſement de toutes leurs ſubſtances & proprietez.

Quant eſt de la vieilleſſe, il eſt bien certain que la raiſon & l'experience iournaliere nous apprennent que c'eſt l'vne des plus communs & des plus infaillibles

accidents qui puissent arriuer à toute sorte d'indiuidus, qui prennent quelque degré de vie & d'accroissement dans le monde, à cause de la Sympathie & de l'Antipathie des quatre elemẽts, dont ils sont composez, qui par vn flus & reflus perpetuel venans à faire & à changer toute sorte de temperamẽts, il arriue par vn estrãge sort que la chaleur naturelle apres s'estre vne fois augmẽtée & fortifiée dans vn corps par vn assiduel renfort de semblables natures, à l'encontre de celles qui luy sõt dissemblables, elle tasche de se des-engager de celles-cy à mesure qu'elle s'augmente par le moyen de celles-là, & pour cet effect elle dissipe ou consume peu à peu & sans intermission, toutes les humeurs qui la sou-

loient tenir auparauant engagée, ſi bien que comme d'vn coſté la chaleur digeſtiue & l'humeur nutritiue viennent à ſe diminuer peu à peu, il aduient que le froid & ſec s'augmentent auſſi par meſme moyen d'vn autre coſté auquel eſtat conſiſte ſeulement toute la vieilleſſe de ce corps, comme pareillement ſa fin en l'entiere diſſipation ou ſuffocation de ſa chaleur interne. Que ſi le monde vniuerſel (i'entens ſes quatre elements) pouuoit tomber en cette vieilleſſe cõme font tous les indiuidus ſublunaires, qui en depẽdent, ſans doute que le verriõs ou croiſtre ou deſcroiſtre, & qu'à meſure que ces forces ordinaires luy deffaudroiẽt qu'il ceſſeroit en ſuitte tous les iours peu à peu de faire produire, croi-

ſtre & multiplier, & ſi ne manqueroit pas de defaillir auec le temps ne plus ne moins qu'vn animal ou qu'vne plante, au lieu que nous y deſcouurons tous les iours de nouuelles productions, de nouueaux accroiſſements & de nouuelles multiplications en tous ſes diuers eſtages inferieurs. Ioinct qu'il ne peut eſtre iamais ſans chaleur & ſans humidité non plus que ſans froideur & ſiccité; attendu qu'il contient également en ſoy tous les quatre elements, dont ces quatre principales vertus & proprietez dependent immediatemẽt comme de leur diuers ajancement dependent neceſſairement auſſi tous les commencements & toutes les fins, toutes les compoſitions & toutes les deſtructions

auec tant d'autres viciſſitudes que nous voyons ordinairement arriuer en la nature, par ainſi donc voyant que le monde ne peut vieillir, nous concluons auſſi par conſequent à bon droit qu'il ne peut pas finir par vieilleſſe.

Quant à la coagulation ſoit qu'elle ſe faſſe par l'exhalaiſon de la plus grande humidité d'vn corps, cóme le caillé. 2. ſoit par la digeſtion cóme les ſels. 3. ſoit par congelation, comme la neige, la glace & les criſtals. 4. ou ſoit finallement par fixation, comme les metaux, les pierres & les mineraux dans le ſein de la terre, nous diſons qu'il eſt impoſſible que pas vne de toutes ces diuerſes coagulations, ny que meſme toutes enſemble ſe puiſſent ia-

mais rendre vniuerſelles dans le monde dautant que ſes elements eſtans vniuerſellement meſlez par leurs plus petites parcelles, ils ne peuuent en aucune façon ſe demeſler d'vn ſujeᶜt qu'en ſe remeſlant à vn autre ny meſme ſe demeſler & ſe remeſler qu'en petites portions ſeulement, à cauſe que comme les ſemblables taſchent de ſe joindre par ſympathie à leurs ſemblables, les diſſemblables leur reſiſtent pareillement par antipathie ; ſi bien qu'ayant entr'eux naturellement vne egale puiſſance, c'eſt ſans contrediᶜt qu'ils ne peuuent auſſi iamais auoir de viᶜtoire generalle les vns ſur les autres, pour faire ceſſer le monde, à faute de vie, d'aᶜtion & de mouuement que leur donne leur mutuelle con-

trarieté, par les mesmes raisons disons no⁹ encore qu'ils ne pourront iamais faire d'eux-mesmes vne separation generalle, ny de leurs substances ny de leurs proprietez. Touchant la corruption nous disons qu'elle peut arriuer, & causer en suitte la fin & la destruction de toute sorte de corps mixtes, quand leurs humeurs interieures par le moyen de quelque renfort viennent à surmonter leurs parties exterieures & solides, & quand pareillement la chaleur exterieure vient à predominer celle qui leur estoit interieure, & qu'elle peut agir par apres en la place d'icelle, & faire par consequent de la demolition d'vn corps, la composition de quelque different, mais aussi disons nous d'autre costé que le

monde ne pourra iamais eſtre atteint d'aucune telle corruption vniuerſelle par ce que le meſlange de ſes diuerſes parties n'eſt, ny ne peut pas eſtre tel que celuy de tous ces corps mixtes & corruptibles, ny ne peut non plus auoir ſa diminution ny ſon augmentation d'ailleurs, que par ſoy meſmes comme nous auons dit qu'il faut que tous ces mixtes corruptibles ayent neceſſairement. Ioinct qu'outre pluſieurs autres raiſons il ne lairroit pas d'agir & de produire derechef, nonobſtant ſa corruption vniuerſelle, ſi bien donc qu'il appert ſenſiblement qu'il ne peut point finir par corruption. Quant au debordement & à l'excez de quelque particulier element, il eſt bien vray que l'experience nous à maintes-

fois enſeigné que l'element du feu peut exercer vne grande violence ſur toute ſorte de corps mixtes (ſelon qu'ils luy peuuent fournir de paſture conuenable) leur cauſer vne entiere & totale deſtruction par ſon embrazement, & les rendre à l'aduenir infertilles à raiſon dequoy nous auons en cet endroit à conſiderer ſi le monde peut-eſtre pareillement ainſi deſtruict, & rendu infertille par vn embrazement vniuerſel, ſoit d'vn feu elementaire ou d'vn feu celeſte, ou bien de tous les deux par enſemble, en conſequence de quoy nous diſons en premier lieu qu'il n'y a nulle apparence de raiſon par laquelle le feu ſublunaire puiſſe iamais cauſer vn embrazement vniuerſel au monde, ny par con-

ſequent le deſtruire & le rendre incapable de pouuoir engendrer & produire à l'aduenir, d'autant que bien qu'il ſoit le plus pur & le plus ſubtil, il ſe trouue neantmoins touſiours le plus engagé, & le plus contrepoincté de ſes contraires, dans tous les corps mixtes, que pas vn de tous les autres elements, dont l'experience nous en eſt aſſez notoire par les effects de la nature du camphre, du ſouphre, du bitume & de l'opium, &c. qui ne ſont pas moins froids exterieuremẽt que chauds interieurement, meſme nous voyons que touſiours la principale chaleur des vegetaux conſiſte dans leur ſouche, comme fait celle des animaux ſemblablement dans leurs reins, & partant il me ſemble par ce procedé que

la nature

que la nature tient en la diſpoſition & conduitte des elements; qu'il paroit euidemét impoſſible que tous les feus ſublunaires ſe puiſſent iamais aſſembler en vn corps pour cauſer vn incendie general au monde. Car meſme nous experimentons tout au contraire que ſans le ſecours aſſiduel, qu'ils reçoiuent de tous les Aſtres qu'ils pourroiét eſtre pluſtoſt eux-meſmes, ou diſſipez par l'air, ou engloutis par les eaux, ou ſupprimez par la terre, qu'il ne ſoit ainſi voyez par exemple, comme au téps d'hiuer à meſure que le Soleil regarde obliquement le monde, & qu'il en recule vn peu ſa lumiere & ſa chaleur que le monde ſemble auſſi-toſt approcher de ſa derniere vieilleſſe & de ſa mort.

Reſte de conſiderer en ſuitte

s'il y aura plus de raiſon comme il y a plus d'apparence que les feus celeſtes puiſſent paruenir à ce degré de violence de pouuoir bruſler tout le monde en general. Quelques Aſtrologues de l'antiquité ont creu que la conionction de certains Aſtres auec le Planette de Mars, & celuy du Soleil peut produire vn embrazement dans le monde, mais outre que l'experience de beaucoup d'autres Aſtrologues nous certifie que telles conſtellations n'ont iamais cauſé d'embrazement, nous diſons premieremẽt comme nous l'auons deſia dit aſſez ſouuent de tous les elements, que les feus tant du globe ſuperieur que de l'inferieur ſont tellement cõtrebalancez depuis leur creation commune,

qu'il n'y a nulle apparence que les conſtellations de tous les Planettes qu'on tient pour les plus chauds puiſſent iamais cauſer vn tel effect. Secondement pourquoy ces feus celeſtes, puis qu'ils ſont là haut dans le centre auſſi purs, & en auſſi grãde abondance qu'ils furent iamais, n'auroient-ils pas deſia cauſé cet embrazement, eſtans par ce moyen en liberté d'agir ſelon leur plus grande violence? Tiercement la raiſon nous apprend que ces feus celeſtes au lieu de croiſtre là haut ſe diminuẽt pluſtoſt cy-bas, d'autãt qu'il ſe fixe touſiours quelque parcelle és entrailles de la terre dans les metaux, dans les pierres, dans les mineraux, & dans les ſels. En quatrieſme lieu nous obſeruons que les feus des Aſtres

ne peuuent auoir la force de fondre en aucun temps les glaces des monts hiperborées. Ioinct en cinquiesme lieu que la seconde region de l'air, ne laisse pas en plein esté & lors principalement que les chaleurs du Ciel & de la terre, sont en leur plus grande conjonction, de former au milieu de toutes deux par son extreme froideur l'eau des pluyes en gresle. Outre finallement que la reuoluti ó assiduelle des Astres, la ronde figure du monde, & la nature des feus tant astrals qu'elementaires ne peuuent permettre leur assemblage en vn dans le monde, ny par consequent son embrazement vniuersel.

Quant au deluge des eaux il est vray qu'elles peuuent suffoquer toutes les plantes & tous les animaux, qui ne prennent leur vie,

ny leur conſeruation que ſur terre, quand elles viennent vne fois à les combler & à prendre leurs cours par deſſus: Mais auſſi voyons nous qu'il y a quantité de plantes, & plus grande quantité encore d'animaux aquatiques, qui ne tirent leur vie ny leur conſeruation que dans les eaux, & de ce, la raiſon n'en eſt que trop manifeſte. Reſte donc ſeulement à rechercher ſi les plantes & les animaux terreſtres, peuuent eſtre ſuffoquez par vn deluge vniuerſel. A quoy nous reſpondons que bien que les eaux tiennent naturellement le deſſus d'vne partie de la terre, & quoy que d'ailleurs elles puiſſent quelquesfois eſtendre, & dilater leurs limites à cauſe de leur naturelle fluxibilité, qu'il ne s'enſuit pas de là pour-

tant qu'elles puiſſent iamais par le ſeul effort de leur nature courir toute la face de la terre, ny cauſer par conſequent vn deluge vniuerſel aux vegetaux ny aux animaux qu'elle produit & entretient ordinairement. Car il eſt à conſiderer que comme la terre prend vne figure ronde en ſa ſituation naturelle, & qu'elle va par ainſi de tous ſes coſtez en penchant, que les eaux ſont auſſi pareillement de leur nature plus peſantes que l'air, & plus fluides que la terre. C'eſt pourquoy nous diſons par conſequent que tant s'en faut qu'elles taſchent de s'eſleuer & de s'eſtendre en haut pour couurir toute la face de la terre, qu'au contraire leur peſanteur, leur fluxibilité, & le penchement ou la procliuité de la

rondeur de la terre, les necessitent naturellement à rechercher leurs couches dans le plus bas estage d'icelle, comme l'experience en authorise assez nos raisons. Ioinct que comme les eaux se ramassent tant qu'elles peuuent de leur costé, pour ne permettre leur diuision, l'air resiste d'autre costé tant qu'il peut à leur estenduë & à leur esleuation, pour ne permettre pareillement aussi sa diuision comme nous la voyons assez clairement en l'experience des nauires qui voguent sur les eaux, & en la reflexion qui se faict de leurs ondes sur les bords, si bien que les eaux ne sçauroient à cause de ces empeschements naturels, ny s'estendre si loin ny s'esleuer si haut comme il faudroit qu'elles fis-

ſent neceſſairement pour pouuoir deluger tout le monde. Que ſi nous voyons rejalir quelques ſources d'eau en la plus-part des plus hautes montagnes, nous diſons qu'icelles eſtans premierement entrées de la mer, ou de quelques grands fleuues, és concauitez de la terre, elles s'y ſont par apres eſleuées en vapeurs à trauers des lieux vuides & ſablonneux, par la chaleur des eſprits ſouſterrains vers la ſuperficie de la terre, où ſe trouuans finallement les vns & les autres en liberté d'y ſortir, il arriue que comme ces eſprits s'exhalent & ſe diſſipent en l'air d'vn coſté, que ces vapeurs s'eſpaiſſiſſent auſſi de l'autre par vn meſme moyen, & s'eſcoulent par vne meſme voye; ne plus ne moins que l'eau de

pluye qui vient à tomber d'vne nuée,ou que la ſueur qui degoutte des corps des animaux, ou que l'eau qui diſtille du bout des arbriſſeaux, au temps qu'ils ſont en ſeue. Quant aux pluyes que nous voyons ſouuent tomber des nuées, d'autant que ce ne ſont qu'vne petite partie des eaux d'icy-bas, que les rayons ſolaires auoient fait monter en vapeurs, nous diſons qu'il n'en peut arriuer aucune augmentation extraordinaire dans le monde, mais que tout au contraire l'abondance des eaux qui ſont dans les nuées, preſuppoſe neceſſairement la diminution de celles qui ſont ſur terre. Ioinct que les rayons du Soleil n'en peuuent pas faire vne ſi grande attraction, qu'elle puiſſe eſtre ca-

pable de deluger vne seule partie du monde, tant à raison de leur viste mouuement, & du rencontre des diuers climats que de la prompte succession des froideurs de la nuict qui les empeschent, & partant nous concluons aussi que les pluyes n'en peuuent estre assez grandes ny assez generales pour causer vn deluge pareil à celuy du temps de Noé, qui fut plustost vn effect de la souueraine puissance de Dieu que de celle du Soleil, pour effacer comme vn baptesme general les pechez de tous les mortels.

Quant à la destruction de la substance & de la vertu des elements, par le moyen de laquelle tout le monde pourroit estre aussi infailliblement destruict, afin de iuger si elle est possible ou

non, nous auons icy ſeulement à conſiderer, outre les diuerſes raiſons que nous auons en diuers lieux cy-deuant alleguées, que puis que l'experience nous apprend que pas vn de ces elements n'en peut deſtruire ny aneantir la moindre partie d'vn autre, pour ſi grand auantage qu'il puiſſe auoir ſur elle, & que puis qu'il n'y a d'ailleurs en tout l'ordre de la nature ny de plus forts, ny de plus cõtraires agents qu'eux-meſmes, qu'il s'enſuit que le monde ne peut iamais finir par leur deſtruction.

QVE LE MONDE NE peut finir, que par la ſeule puiſſance de Dieu qui la crée.

CHAPITRE XII.


Pres auoir cy-deuant verifié que le monde ne peut finir ny par les mesmes accidents, que ses diuerses parties finissent, ny par les plus forts qui puissent arriuer en la nature, nous auons à remarquer en suitte qu'il appert que les quatre elements sont aussi constants en leur durée, comme ils paroissent inconstants en leur diuers meslange, & que Dieu se sert ne plus ne moins d'eux, pour peupler le monde de tous ses diuers indiuidus, comme nous nous seruons des vingt-trois lettres alphabetiques pour en exprimer toutes les diuerses pensées de nostre cœur: car puis que ces mesmes elements du-

rent tousiours en leur entier, & qu'ils produisent les mesmes effects, & en aussi grande abondance qu'ils produisent en leur commencement. Et que puis que c'est encore Dieu qui les a crées par le bras de sa seule puissance, comme nous l'auons desja prouué dans nostre premier Chapitre. C'est sans difficulté que la durée de leur nature & de leurs generations est en soymesme eternelle, & ne peut prendre sa derniere fin par aucune autre puissance que celle de Dieu, ce que le liure de l'Escriture, outre celuy de la nature nous confirme encore assez clairement, quand elle dit en premier lieu qu'Adam qui fut tiré du limon de la terre, pouuoit viure eternellement auec tous

ſes deſcendants dans le jardin d'Eden ſans ſa deſobeïſſance. D'où s'enſuit qu'il ne tient pas à quelque manquement de la nature, mais à ſon ſeul peché contre l'ordonnance de Dieu, qu'il ne demeuraſt immortel. Et quãd elle dit en ſecond lieu, que Dieu viendra iuger les viuants auſſi bien que les morts en ſon dernier jugement. Et quand elle dit en troiſieſme lieu, qu'il viendra comme au temps de Noé, le monde mangeant & beuuant qu'on n'y ſongera pas. D'où s'enſuit que le monde ſera encore en ce dernier temps au meſme eſtat qu'il eſt à preſent, auec la meſme vertu de produire, de conſeruer & de multiplier toutes les eſpeces de ſes diuerſes contrées. Meſmes quelques Anciens peres de l'Egliſe, ont tenu que les bien-

heureux pourront retourner dans le monde au bout de quelques ſiecles, ſi cela aduiendra ou non c'eſt à Dieu ſeul de le ſçauoir.

Finallement nous auons à remarquer que Ieſus-Chriſt parlant en Sainct Mathieu chap. 24. en Sainct Marc chapitre 13. & en Sainct Luc chap. 21. de ſon dernier euenement & de la fin du monde, fait principalement mention de bruits de guerre & de guerres d'vn Royaume contre vn autre Royaume, & d'vn frere contre ſon frere, de peſtilences & de famines, de l'abomination, de la deſolation qui doit eſtre pour lors au lieu ſainct, & des miracles faits par les faux Prophetes. Toutes leſquelles propheties ſont des indices du comble de nos meſchācetez, & de la iuſte vengeance de Dieu, pluſtoſt que

de la fin de la nature, & de l'abolition des quatre elements, & pour nous monstrer que la fin du monde ne depend d'aucun accident naturel, il declare que nul homme ny mesmes les Anges ne la peuuent sçauoir fors que Dieu seulement; aussi n'appartient-il veritablement qu'à luy seul, exclusiuement à tout autre de cognoistre & de causer tout ensemble la derniere fin du monde, quand & en la mesme façon qu'il luy plaira, puis qu'il en a luymesme faict la creation. Car la raison nous apprend qu'il faut necessairement vn aussi grand pouuoir pour reduire tout le monde en vn rien, qu'il en a fallu pour tirer d'vn rien tout le monde.

FIN.

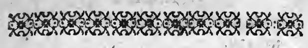


TABLE ALPHABETIQVE des matieres contenuës en ce present liure.

A

¶

H

I

L

M

N

O

R

S

T

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il eſt permis à Maiſtre Iean Pagez Docteur en Medecine, d'imprimer ou faire Imprimer vn Liure intitulé, *les Eſſais ſur les merueilles de la creation du monde, & ſur les plus merueilleux effects de la nature*, & cependant deffences ſont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer ou faire Imprimer, vendre & debiter ledit liure dans ce Royaume, à peine de confiſcation de tous les exemplaires, deſpens dommages & interefts, & à l'amende portée audit priuilege ainſi que plus amplement eſt contenu eſdites lettres. Donné à Paris le 25. Iuillet 1631.

Signé, par le Roy,

DV FOS.

Et ledit Sieur Pagez a cedé & tranſporté ledit priuilege à Nicolas Rouſſet, Marchand Libraire à Paris, pour iouïr du contenu d'iceluy ainſi qu'ils ont accordé entre eux.